

LE

SPECTATEUR DU NORD,

JOURNAL

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET MORAL.

JUILLET 1798.

EN BASSE-SAXE.

A V I S.

On souscrit pour ce journal à Hambourg chez P. F. Fauche *et* Comp. *imprimeurs-libraires.*

Il en paroît un numéro le dernier jour de chaque mois.

On s'abonne à tous les bureaux de Poste ainsi que chez les principaux Libraires de l'Europe.

On s'abonne à Londres chez J. de Boffe, libraire, Gerard Street No. 7 Soho, et chez Dulau et Comp. Wardour Street, Soho square.

A Leipzig, chez Rabenhorst.

A Amsterdam, chez Changuion, libraire.

— —— chez G. Dufour, libraire.

— —— chez G Heintzen, libraire.

A la Haye chez J. van Cleef, libraire.

A Leyde chez les Frères Murray, lib.

A Utrecht chez B. Wild et A. Altheer, lib.

A Bruxelles chez M. Horgnies, Directeur au bureau des Postes.

A Berlin, chez Fr. de la Garde, libraire.

— —— chez Mettra, libraire.

— —— chez Louis Petit, libraire.

A Breslau, chez G. T. Korn junior, libraire.

On ne peut s'abonner que pour l'année entière.

Le prix de la souscription est à Hambourg, de 18 *marks courans pour l'année entière.*

De 8 *écus de Saxe à Leipzig.*

C'est en s'abonnant qu'on paye le prix de la souscription.



AVIS DES ÉDITEURS.

Les Rédacteurs de ce Journal étant fermement décidés à ne plus y insérer dorénavant aucune pièce de vers qui ne soit d'un littérateur connu, les Éditeurs prient quiconque voudroit leur adresser des vers pour le Spectateur *de se dispenser d'un envoi qui ne seroit profitable qu'aux postes.*

LE SPECTATEUR DU NORD, OU JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET MORAL.

INTRODUCTION.

En commençant, il y a six mois, le cinquième volume de ce journal, nous observames que la France ayant été fermée au *Spectateur du Nord* par la révolution du 4 Septembre, et son objet n'étant plus par conséquent tout-à-fait le même qu'avant cette époque, son plan avoit éprouvé quelque changement. On lui a reproché depuis, dans un journal allemand et dans le prospectus d'un nouveau journal françois, de ne pas remplir son titre. Sans doute on a voulu dire par là que nous n'occupions pas assez nos lecteurs de la littérature du Nord: mais n'est-ce pas sur-tout de la littérature françoise que nous devons les entretenir? Nos lecteurs, allemands, anglois, russes, danois, suédois, hollandois etc. ne cherchent pas dans notre journal à s'instruire de l'état ou des progrès de leur littérature: ils les connois-

sent assez par les journaux écrits dans leurs langues. Cependant plusieurs de nos lecteurs ont, nous le sentons, le droit d'exiger que nous ne négligions ni la littérature angloise ni la littérature allemande, et que nous en fassions même connoître les productions les plus intéressantes. Nous ne perdrons pas de vue les espérances que nous avons données à cet égard. C'est pour les réaliser que nous nous sommes assurés de la coopération d'un écrivain allemand très-distingué, dont on trouvera un long article dans ce cahier.

Si l'on pouvoit croire quelques engagemens attachés au titre de ce journal, ce seroit principalement sous le rapport politique qu'il faudroit les envisager. A quoi peut se trouver obligé un *Spectateur ?* à observer et à rendre compte des impressions qu'il reçoit. Si nous avions connu un titre plus simple, nous n'aurions pas balancé à l'adopter.

Nous nous en tiendrons toujours, pour la partie littéraire, à la méthode que nous avons suivie jusqu'à ce jour, fidelles au précepte de Bâcon, que nous nous sommes proposé pour règle, dès le commencement de notre travail (*); plutôt

(*) Non criticorum more, in laude et censura tempus teratur, sed planè historicè res ipsae narrentur, judicium parciùs interponatur.

historiens que critiques, toujours sobres de blâme et d'éloges, persuadés que pour certains ouvrages le silence est la meilleure censure; simples spectateurs en un mot, et nous permettant encore moins de siffler avec éclat que d'applaudir à outrance.

Nous croyons qu'il pourroit y avoir plus de mérite à donner de grands extraits dans le genre de ceux, par lesquels se sont signalés autrefois quelques journalistes : mais nous n'avons jamais eu le dessein de devenir leurs émules; nous avons trop bien senti combien peu nous conviendroit le ton d'un juge ou d'un Aristarque. Nous nous sommes promis seulement de rappeler les principes des grands maîtres, chaque fois que nous en trouverions l'occasion. Nous connoissions d'ailleurs ces vers d'un poëte italien, qui ont été souvent appliqués aux faiseurs d'extraits :

Suggon l'i stesso fior ne'i prati hiblei
Ape benigna e vipera crudele,
E secondo gl'instinti, o buoni, o rei,
L'una in torto il converte, e l'altra in melle.

L'abeille et la vipère ont aux mêmes prairies
Sucé les mêmes fleurs : du même suc nourries,
Cédant à leur instinct bienfaisant ou cruel,
L'une en miel l'a changé, l'autre en poison mortel.

On a le venin en horreur; mais on fait peu de cas du miel.

L'Ecrivain le plus réservé ne pourroit aujourd'hui, comme autrefois l'aimable Pannard *), se dire *ami de tout le monde* et se flatter de n'avoir pas d'ennemi. Nous éprouvons tous les jours combien la Fontaine a eu raison de dire **):

. . . . Est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde . . . . . .

Mais c'est principalement à *contenter* nos abonnés que nous nous appliquerons, et puisque cet ouvrage périodique, tel qu'il a été jusqu'ici, a eu quelques succès; puisque ces succès ont été croissant, sur-tout depuis six mois, nous continuerons de travailler sur le même plan: nous nous attacherons seulement à en perfectionner l'exécution. Nous trouvons à cet égard un grand encouragement dans les honorables témoignages que nous recevons journellement de nos lecteurs. Si dans leurs témoignages il y avoit plus de flatterie que de vérité nous leur dirions ce que Pline écrivoit à Arien ***): *qu'ils*

*) *Je crois n'avoir point d'ennemi*
Et je puis assurer qu'ami de tout le monde,
J'ai dans l'occasion trouvé plus d'un ami.
(Pannard peint par lui-même.)

**) Dans la fable qui a pour titre: *Le Meunier, son fils et l'âne.*

***) *Sanè blandiantur, donec per hoc mendacium nobis studia nostra commendent.*

nous flattent toujours, pourvu que par ce mensonge ils nous donnent plus de goût pour nos études.

IDÉES *sur la destination des hommes de lettres sortis de France, et qui séjournent en Allemagne.*

Sans m'engager dans une apologie inutile des François sortis de leur patrie, je rappellerai seulement aux compatriotes de *Wieland* ce peu de mots qui se trouvent dans les *pensées* de ce célèbre écrivain, *sur l'idéal des Anciens:* „Il s'agit „ ici de toute une nation, et l'idée d'un peuple „ compliquée et diversifiée jusqu'à l'infini, est „ telle qu'on ne peut assez se tenir en garde „ contre de trompeuses abstractions, contre de „ fausses conséquences, contre la propension à „ conclure du particulier au général, et vingt „ autres manières de méconnoître la vérité. " — Parmi tant d'anciens habitans de la France, aujourd'hui disséminés sur l'Europe entière, il en est un certain nombre que la tournure de leur esprit, leur éducation, leur goût destinoient exclusivement à la culture des sciences et des arts, à la profession d'*hommes de lettres;* ce n'est que

d'eux dans ce moment, et à eux que je veux parler.

Echappés au naufrage, comme *Simonide*, ils emportent tout avec eux. Mais comme le poëte grec, ils ne sont point tombés sur une terre barbare. Dans les villes où on les accueille, les sciences et les lettres fleurissent; ceux qui les cultivent sont honorés. Ils peuvent donc encore trouver une patrie; ils peuvent ne pas renoncer à la considération des hommes. Plaçons l'un vis-à-vis de l'autre un Allemand et un François tous deux de la classe ordinaire; différens de langage et de moeurs, ils seront tout-à-fait étrangers l'un pour l'autre; à peine se croiront-ils de la même espèce; ils ne s'entendront sur rien; ils se déplairont réciproquement, se haïront peut-être, et à-coup-sûr se rapprocheront peu. Mais les savans de Paris et de Marseille s'entendront bientôt avec les savans de Vienne et de Hambourg; les diverses langues qu'ils parlent leur en fourniront d'abord un moyen matériel; mêmes études, mêmes idées, enthousiasme pareil pour des objets pareils, tout les rapprochera; un mathématicien françois pour un mathématicien allemand n'est point un françois, c'est un mathématicien; ils sont compatriotes; et dans la vaste république des hommes qui pensent, ils se reconnoissent d'abord pour frères.

En voilà assez pour apprendre aux François

éclairés, réfugiés en Allemagne quelles doivent être désormais leurs vues, et quel est le rôle auquel les destine peut-être une providence secrète qui veille au perfectionnement de notre espèce. C'est à servir de moyen de communication entre deux grands peuples, qu'ils sont évidemment appelés. L'étude doit faire le charme de leur exil, et leur travail doit n'être pas perdu pour les sciences. Cependant ils doivent peu se flatter de produire d'eux-mêmes à l'avenir des ouvrages dignes de la postérité: privés des bibliothèques françoises, du commerce des François, isolés, étrangers à l'esprit nouveau, aux découvertes nouvelles de leur patrie, ils perdent peu-à-peu sur un autre sol ces connoissances et ces idées locales, cette fleur d'agrément que, même en France, on trouvoit rarement hors de la capitale. N'étant plus sur leur propre terrain, et n'ayant plus les mêmes moyens de culture, il leur devient plus difficile de créer et de réussir par eux-mêmes. Mais ils vivent dans un pays fertile, et c'est de ses productions qu'ils peuvent enrichir la France. Les écrivains de l'Allemagne y sont trop peu connus; nous nous trouvons au milieu d'eux; apprenons leur langue; étudions leur esprit; discernons ce qu'ils ont de bon, et qui manque à notre littérature; qu'une critique saine fasse un choix sévère, et envoyons à notre patrie ces précieux matériaux que nous aurons

disposés pour elle. Traduisons, comparons ; apprenons aux Allemands et aux François, quelle est leur valeur réciproque ; renonçons à ce préjugé national que l'emploi du traducteur n'est que celui d'un copiste, et nous place dans les rangs inférieurs de la littérature. Rappelons-nous que malgré cette opinion mal fondée, *Letourneur* et *de Lille* se sont acquis les glorieux surnoms, l'un de l'*Young*, et l'autre du *Virgile* françois. Considérons-nous comme une colonie savante envoyée par la Métropole pour découvrir de nouvelles contrées et lui fournir de nouveaux trésors. Un journaliste vous a proposé d'aller conquérir le Canada pour la France ; je vous propose plus ; c'est de conquérir pour elle des lumières qui valent mieux que quelques arpens d'une terre sauvage. Appropriez-vous les richesses littéraires de la nation laborieuse et modeste qui vous a reçus dans son sein. Isolée au milieu de l'Europe par une langue belle, mais dure, que les autres peuples se refusent à parler, l'Allemagne savante enrichie de presque tous les écrits des autres nations, qu'elle lit dans les originaux, ou dans d'excellentes traductions, mais presque aussi étrangère à ses voisins que la Chine ou que l'Inde, contente de son propre suffrage, se faisant elle-même son centre et son but, dirige vers son intérieur tous ses rayons de lumière. Elle n'étend point ses prétentions vers les régions si cultivées

de l'occident et du midi; sa langue resserrée par le Rhin, les Alpes, les Krapaks et l'Océan, semble repoussée par toutes les nations dans ces bornes, d'où une fatalité insurmontable l'empêche de s'élancer au dehors. — Un livre allemand à Paris, à Madrid, ou à Rome, vaut à-peu-près autant qu'un livre arabe. Les écrivains allemands y perdent de la gloire, ce doux et unique fruit des travaux de l'esprit, et les autres peuples y perdent des connoissances utiles, la communication de chef-d'oeuvres, et le plaisir d'admirer tant d'ouvrages qui font les délices d'une grande nation. C'est à nous à faire disparoître cette barrière. Nous avons pour cela un avantage que n'auront jamais les François dans aucun temps; nous vivons au milieu et tout près des hommes que nous devons faire connoître. Nous pouvons travailler sous leurs yeux, être guidés par leurs conseils, les consulter sur le vrai sens de leurs expressions. Que le mathématicien s'attache au mathématicien, le chymiste au chymiste, le philosophe à celui qui donne une face nouvelle à la philosophie, le littérateur au poëte, à l'historien, au critique, au romancier. Aucun ne sera repoussé. L'écrivain allemand ne peut qu'accueillir avec joie celui qui vient, sans exiger de lui de nouveaux efforts, ouvrir une nouvelle carrière à son ambition et à ses dé-

sirs de renommée: quel est celui qui ne se sente pas flatté du seul espoir de devenir célèbre, de voir propager son nom parmi une nation qui attire sur elle les yeux de toute la terre, et dont la langue est devenue plus universelle que celle de César et de Virgile? Tous sont empressés de se faire connoître à la France, de voir leurs écrits traduits dans sa langue. L'Allemagne entière sera reconnoissante envers vous, et sans doute un jour aussi la mère-patrie, lorsque considérant ces richesses étrangères que nous aurons fait couler dans son sein, elle se rappellera avec attendrissement qu'elles sont dues à notre malheur et à l'émigration du dix-huitième siècle. Cette époque peut devenir remarquable dans l'histoire des sciences. Peut-être aussi n'en fut-il jamais une plus favorable; nous sommes à *l'âge d'or* des lettres allemandes; des génies du premier ordre y fleurissent; déjà *Klopstock* a trouvé un traducteur qu'il approuve, qu'il applaudit, et qui transmettra aux François toutes les beautés de l'*Homère* allemand. Nous allons voir paroître traduite la *révolution du Dannemarck*, histoire excellente de *Spittler*, qu'on placera à côté de celles de *Vertot;* et s'il m'est permis de parler de mes foibles efforts, je les emploierai tous pour faire connoître à mes compatriotes le mérite politique d'un *Schlözer*, historien et homme d'état, sévère, juge des rois et des peuples; le mérite philoso-

phique d'un *Kant* qui vient donner une nouvelle direction à l'esprit de l'homme, et dont le génie doit plus surement que le génie républicain faire le tour du monde, mais pour y demeurer, et pour y servir de règle; le mérite mathématique d'un *Kaestner;* celui en physiologie de mon excellent et digne ami le conseiller *Brandis*, dont les vues nouvelles sur la *force vitale*, sur les mouvemens *sympathiques*, sur les *métastases*, doivent heureusement influer sur une science des progrès de laquelle l'humanité a tant à espérer, des erreurs de laquelle elle a tant à craindre.

Et s'il s'élevoit une voix qui dît: Quoi travaillerons-nous pour nos oppresseurs? consacrerons-nous nos veilles à l'avantage d'une patrie ingrate, de la France républicaine? — A ce langage je ne reconnoîtrois pas un ami des sciences, un philosophe, un membre de la république des lettres. Qu'importent toutes les circonstances du moment, quand on travaille pour l'avenir? La France est-elle anéantie parce qu'elle est gouvernée par une oligarchie vexatoire? Aujourd'hui république, demain monarchie, dans la diversité continuelle des choses humaines, c'est toujours la France qui demeure; c'est la terre qui a nourri nos premières années, qui nous a donné ses moeurs, son langage; nous y avons puisé ce caractère national, cette fermeté qui rit dans le malheur, cette gaieté qui nous soutient et nous console; là vivent nos

parens, nos amis, tout ce qui nous est cher; les générations y seront à jamais composées de nos neveux; et si une fièvre ardente l'a mise pour quelques momens en délire, c'est une raison de plus pour nous d'y faire passer les remèdes de la sagesse et de la modération allemande. La morale sensée des philosophes de cette nation doit faire au génie de la démocratie une guerre plus sûre que les armes de ses princes; c'est le calme de la raison qu'il faut opposer à la fougue des passions: j'ai cette idée, qui certes n'est pas dénuée de fondement, qu'un jour la philosophie calme et froide du nord vaincra le sophisme enflammé du midi. L'on ne peut que gagner enfin en occupant les hommes d'idées saines et justes, des productions du génie, des muses, des beaux arts. C'est Orphée, qui a su adoucir des ours et des tigres, et des hommes aussi féroces que des tigres.

Mais peut-être les nouveaux dépositaires de l'autorité publique proscriront-ils dans la France les travaux d'hommes qu'ils ont proscrits? Non je ne puis le penser. Ce fanatisme seroit aussi absurde que celui des derniers conquérans d'Alexandrie; ce seroit un pas rétrograde vers la plus odieuse barbarie. Si l'on a arrêté dans Paris la circulation de quelques écrits françois venus de l'étranger, il ne faut s'en prendre qu'à l'aveugle esprit de parti qui a cru y reconnoître des ma-

ximes dont il étoit blessé. Mais ceux qui gouvernent la France n'en banniront pas l'immortel *Kant*, le sublime *Klopstock*, le doux *Gellert*, des historiens tels que *Sprengel*; les successeurs de *Lavoisier*, *Gren* et *Westrump; Lessing*, le législateur du théâtre allemand, *Sulzer* celui de tous les beaux arts, *Bürger*, le poëte de tous les pays et de toutes les classes, parce que nos noms seront attachés à ces noms célèbres. Tôt ou tard enfin, et quoi qu'il arrive, nous serons payés de nos veilles et de nos efforts par les fruits même que nous verrons les autres en recueillir, et par l'estime qu'on sera forcé de nous accorder.

V*****

VOYAGES DE MISTRESS RADCLIFFE.

Lettre au Spectateur.

„ Vous avez, Monsieur, traité un peu sévèrement Mistress Radcliffe, dans le compte que vous avez rendu de ses romans, ou plutôt dans vos réflexions sur le genre qu'elle a adopté. Je ne viens pas les combattre: il en est plusieurs sur lesquelles je suis d'accord avec vous; et sur les autres la discussion seroit peut-être trop longue pour que vous voulussiez lui donner place dans votre journal. Mais j'ai à coeur de

vous prouver que Mistress Radcliffe ne s'entoure pas toujours, comme vous le supposez, de squelettes, de fantômes, de revenans etc. Elle a publié ses voyages dont je vous envoie plusieurs fragmens: j'espère que vous y en trouverez quelques-uns qui ne dépareront pas votre ouvrage. „

„ J'ai l'honneur d'être etc.

J*** C***

Nos lecteurs liront avec plaisir deux fragmens du voyage de Mistress Radcliffe, publié à Londres sous le titre: *A Journey made in summer* 1794 etc. Nous choisissons ces fragmens dans un genre où l'Auteur excelle, le genre descriptif: Mistress Radcliffe voyage sur les bords du Rhin:

„ A moitié chemin d'Andernach, la lisière de rochers s'éloigne tout-à-coup du fleuve, prend une hauteur plus considérable, et forme une grande enceinte occupée par des champs, des vignes, des jardins et des vergers. La vallée dans cet endroit n'a guères moins d'une demi-lieue de large et réunit d'une manière frappante l'aspect de la richesse et de l'aridité sublime. Les pentes rapides qui dominent la plaine sont recouvertes de bois par-tout où les torrens dévastateurs de l'hiver n'ont pas laissé leur trace.— Ce majestueux amphithéâtre se partage dans le centre, et ouvre une perspective lointaine de sommités garnies de forêts qui s'élèvent par étages.

Une

Une telle pompe agreste ne s'étoit point encore offerte à nos regards...... Le rivage opposé présente un grand banc de roc nu varié de diverses teintes, parmi lesquelles le pourpre domine, et disposé par couches obliques et uniformes. On découvre de place en place, dans les grandes fissures du rocher, de petits espaces verds: ce sont des vignes, et l'on conçoit à peine que l'homme soit assez hardi pour les cultiver. La base et le sommet de cette énorme muraille sont garnis de villages dont les clochers s'élèvent à l'envi. Ainsi, d'un même coup-d'oeil, on saisit le contraste d'un paysage riant et populeux, avec une nature aride et sauvage. Nous distinguions çà et là quelques monastères isolés, et de temps en temps nous découvrions au loin un vieux château fort, placé sur le sommet d'un mont, à une certaine distance du rivage; ses tours et ses terrasses réfléchissoient la lumière du soleil, et l'opposition des bois sombres qu'il commandoit en faisoit un objet saillant et pittoresque. „

„ La saison et le temps nous favorisoient également. La végétation étoit dans toute sa vigueur. La lumière plus moëlleuse du soir relevoit la richesse des diverses nuances de verdure, et donnoit un admirable effet à la partie de l'enceinte encore éclairée, tandis que l'autre étoit dans l'ombre. L'air étoit embaumé par les fleurs des fêves et des tilleuls dont la route étoit bordée,

Si la verdure des prés et des pâturages achevoit le tableau de cette belle vallée, elle seroit digne de l'Arcadie. Les bois et les vignes les remplacent pour les teintes dans le paysage, et de temps en temps on découvre un peu de gazon dans les îles du Rhin. „

„ Fatigués enfin de ce luxe de beautés champêtres, nous reposames nos regards sous les ombrages obscurs que notre route traversoit. Elle étoit croisée par de larges ruisseaux qui descendent des montagnes, et que nous passions sur des ponts de branchages entrelassés. Quelques jeunes paysannes qui faisoient paître leurs vaches sur les bandes étroites de gazon aux deux bords de la route, animoient cette scène paisible. „

„ Le soleil se couchoit lorsque nous arrivames au petit village de Namedy, situé au pied d'un rocher, autour duquel le Rhin se replie brusquement. Les ondes verdâtres du fleuve, resserrées par les précipices de Hammerstein, coulent avec une rapidité bruyante. Le plateau sur lequel est bâti le village domine le fleuve, et la longueur des mats des bâtimens à l'ancre au-dessous du village, nous faisoit apprécier la hauteur des rochers environnans.—Sur le bord opposé nous voyions une barque pesante qui remontoit lentement le courant, à force de chevaux et d'hommes, sur le haut quai, qui formoit pour nous le premier plan, un groupe de paysans désoeuvrés suivoit

des yeux le progrès du bâtiment; et le château ruiné de Hammerstein, qui couronne la masse des rochers, achevoit le tableau. „

„ A Namedy la vallée s'ouvre, et nous découvrimes la ville d'Andernach avec ses fortifications, la tour romaine qui s'élève au pied du mont, et les ruines du fort qui la dominoit autrefois. C'est-là que se termine le défilé: c'est la clef des plaines qui succèdent. La vapeur légère qui s'élevoit du fleuve recevoit une teinte purpurine des derniers rayons du soleil; elle recouvroit comme d'un voile la ville elle-même, et les rochers qui semblent la menacer de leur chute. Le coloris de ce tableau nous paroissoit plus doux encore par le contraste des teintes fortes et des masses d'ombres dont nous étions entourés. „

„ A mesure que nous approchions d'Andernach, sa situation sembloit changer selon les sinuosités du rivage. D'abord, il nous avoit paru placé à la pointe d'une presqu'île, au pied d'une montagne escarpée; bientôt cette illusion cessa, et nous découvrimes sa véritable position sur un contour du rivage, auprès d'une lisière de rochers bordés de bois, et à l'entrée d'une vaste plaine.—Ses tours nous auroient persuadés que c'étoit une ville considérable, si l'exemple de Neuss et d'autres villes d'Allemagne ne nous eût détrompés. En regardant en arrière, depuis

un plateau élevé, nous jouîmes d'une belle échappée de vue de la vallée que nous venions de parcourir, des rivages pittoresques du fleuve, et de la perspective lointaine des montagnes sur laquelle la nuit commençoit à tirer son rideau sombre..... Les teintes lugubres qui avoient recouvert le passage, se trouvoient en harmonie avec l'aspect désolé et silencieux de la ville d'Andernach et des objets environnans. Nous entrames par un pont-levis et une porte en ruine. —Nous étions assez fatigués pour avoir un peu d'inquiétude sur le gîte qui nous attendoit.—Les Anglois perdent bientôt, en voyageant en Allemagne, l'habitude de voir approcher la fin de la journée avec l'espérance de trouver, dans une bonne auberge, une réception empressée, et toutes les douceurs auxquelles la lassitude du voyage donne plus de prix. Au lieu du sentiment agréable que donne cette certitude, on s'inquiète de n'avoir pas même celle de trouver une chambre passable, un souper médiocre, et une hôtesse qui sache vous faire servir avant que la fatigue de demander cent fois vous ait ôté la force de manger etc. etc. „

Après son retour dans sa patrie, Mistress Radcliffe, pour se consoler de n'avoir pu aller visiter les montagnes et les lacs de la Suisse, va voir les lacs et les montagnes du nord de l'An-

gleterre. Voici comme elle rend compte de son voyage sur la montagne de Skiddaw:

„ Après nous être pourvus d'un guide et de chevaux accoutumés à ce travail, nous entreprimes d'atteindre le sommet de cette montagne redoutable, par un chemin qui réduit la route à une distance de cinq milles depuis Keswick. Une pente gazonnée qu'ombrageoient des bosquets de frêne, de houx, et un grand nombre d'arbustes divers, nous conduisit à une vaste pelouse, après laquelle nous parvinmes au Lattrig, ou comme les gens de la montagne l'appellent, le petit Skiddaw: c'est un monticule en pain de sucre, recouvert de bruyères, de gazon et de moutons paissans.—Nous suivimes un sentier étroit qui serpentoit au bord d'un précipice, dont les beautés nous faisoient oublier le danger. Dervent-water nous étoit caché; mais la riche plaine de trois milles qui fait partie de la vallée de Keswick et sépare les deux lacs, étoit immédiatement au-dessous de nous. Nous voyions dans le centre de la plaine, l'église de Crosswait et son presbytère, qui s'élevoient au milieu des arbres; et un enfoncement de la vallée plus rapproché de nous, découvroit l'habitation et les jardins du docteur Brownrigg. — Nous entrevoyions le beau bassin du lac de Brassenwait que borne d'un côté une lisière de rochers ver-

doyans et de l'autre la montagne même de Skiddaw. „

„ Bientôt nous dépassames les hauteurs qui nous avoient caché le lac de Dervent-water. Il se déploya sous nos yeux, avec les rivages fleuris, et cet entourage de montagnes entassées en désordre qu'on ne découvre point de la plaine. Du côté opposé nous parcourions des yeux le lac de Brassenwait dans toute sa longueur. — Après avoir joui pendant quelques momens de ce magnifique spectacle, nous continuames à monter, et nous arrivames au bord d'un précipice qui sembloit borner notre marche; mais le sentier se replie à angle aigu, et nos chevaux, parvenus au bord de l'abyme, se détournèrent tout-à-coup pour suivre la route tortueuse dans une direction nouvelle. „

„ A mesure que nous nous élevions, le lac de Dervent-water diminuoit à nos yeux. Bientôt ce ne fut plus qu'un étang; mais de nouvelles lignes de montagnes ajoutoient à la majesté de son amphithéâtre, et à la grandeur de cette masse de confusion qui donne l'idée du bouleversement du monde. „

„ Enveloppés par les croupes et les arrêtes de la montagne de Skiddaw, nous perdimes de vue les deux lacs. Nous avions dépassé la région des troupeaux. Aucun sentier ne s'offroit à nos yeux. Notre guide nous conduisoit par une pente

rapide couverte de bruyère, et sur laquelle nos chevaux étoient forcés de s'arrêter de six en six minutes pour reprendre haleine. Enfin, la vue s'ouvrit vers le Sud, et nous découvrimes les deux étroites vallées de St. John et de Nadale, chacune avec sa bande de verdure, séparées par une haute lisière de rochers noirs, et bornées par des escarpemens grisâtres que nous dominions pleinement..... „

„ Nous perdimes ce point de vue, et fumes, de nouveau, réduits à l'aspect de la montagne même que nous gravissions, et aux accidens produits par les anfractuosités de sa pente. Pas un arbre, pas un buisson n'arrêtoit les regards; rien n'altéroit la simplicité hardie des contours: le gazon, la bruyère violâtre, les mousses de diverses teintes, formoient toute la végétation de ces lieux élevés.—Quelquefois nous rencontrions des crevasses profondes creusées par l'action des eaux, et dans lesquelles nous entendions gronder le torrent avant de pouvoir suivre de l'oeil son cours écumeux, de cascade en cascade, parmi les rochers obscurs. A la vue de ce mouvement rapide d'un torrent qui se précipitoit dans l'abyme, j'éprouvois par une sorte de sympathie, la crainte de le suivre, et un mouvement involontaire me faisoit reculer d'horreur.— Jusqu'à la distance de deux milles du sommet, des sources abondantes se présentoient fréquem-

ment devant nos pas; mais là notre guide nous avertit que nous n'en trouverions plus aucune, et il remplit avec de l'eau fraîche, ce qu'il manquoit à sa bouteille d'eau-de-vie. „

„ L'air commençoit à devenir rare; la montée étoit de plus en plus pénible; mais c'étoit pour nous une distraction délicieuse que de parcourir des yeux la verdure des vallons formés par la pente même de la montagne, qui servent de pâturage aux troupeaux, et que nous dominions à une grande distance. „

„ A un mille du sommet, le chemin que nous suivions devint effrayant. C'étoit une corniche à peine assez large pour les pieds de nos chevaux, surmontée par un escarpement et au-dessous de laquelle une pente roide, de plus d'un mille d'étendue descendoit jusqu'au pied du mont Saddleback. L'étendue et la rapidité de cette descente saisissoient d'autant plus fortement l'imagination que sa surface, parfaitement unie, ne présentoit pas un objet sur lequel l'oeil pût s'arrêter; et l'illusion produite par la pureté de l'air, et la masse du Saddleback étoit telle que malgré la distance très-considérable, où cette montagne étoit de nous, il nous sembloit en quelque sorte, que nous eussions pu sauter jusques sur sa pente.—La simplicité de ce spectacle le rendoit plus sublime: nous ne voyions que des rochers, et l'azur des cieux. Mais notre posi-

tion étoit trop critique pour éprouver l'admiration sans mélange de crainte. Nous suivions notre guide en silence, et nous ne nous recriames sur la beauté de ce terrible tableau qu'en nous sentant hors de danger. Devenus plus hardis par cette épreuve, nous nous étonnames d'avoir pu nous effrayer de quelques passages un peu scabreux qui s'étoient présentés dans le commencement de notre route. „

„ Enfin, après avoir dépassé les deux sommités du Skiddaw, qui sont les plus voisines du lac de Dervent-water, nous approchames de la troisième qui est la plus élevée. Nous observames que la partie supérieure de ces sommités, ainsi que les arrêtes qui les réunissent, étoient recouvertes de feuilles d'ardoise blanchâtres qui paroissoient prêtes à glisser au moindre vent. Ces schistes brisés semblent indiquer que ses sommets ont été formés des débris d'autres sommets plus élevés: c'est là assurément une circonstance difficile à expliquer. „

„ L'arrête sur laquelle nous passames pour parvenir à la dernière sommité est fort étroite. Sur la gauche, nous découvrions des rocs qui pendent au-dessus du lac de Brassenwaite, et sur la droite, notre vue pénétroit jusqu'au fond de la vallée qui nous séparoit de Saddleback. Mais lorsque nous arrivames sur la cime du mont, tant d'objets divers frappèrent à-la-fois nos re-

gards de tous les points de l'horizon, qu'ici il devient plus facile d'énumérer que de décrire. „

„ Le dôme des cieux nous environnoit. Les divers points de vue que jusqu'alors nous avions considérés séparément comme de grands tableaux, se perdoient dans l'immensité du paysage. Du côté du Nord, les vastes plaines qui séparent le lac de Brassenwaite du canal d'Irlande, se déployoient sous nos yeux comme une carte de géographie, et nous suivions tous les détours des eaux argentées de la rivière de Dervent qui les traverse.—Nous voyions distinctement Whitehaven et sa côte blanchâtre. Cockermouth étoit en quelque sorte sous nos yeux. Notre guide nous fit remarquer plus à l'Ouest, une longue ligne noire qu'il nous dit être l'île de Man; et il eut la bonne foi de nous avouer que, dans les tems les plus sereins, il n'avoit jamais réussi à distinguer les montagnes de Down en Irlande, que quelques personnes ont prétendu être visibles du sommet du Skiddaw. „

„ Les côtes échancrées du golphe de Solway bornoient les plaines au Nord, comme un horizon grisâtre; et on entrevoyoit, au-dessus, les lignes redoublées des montagnes d'Ecosse, semblables à un nuage obscur. Solway, quoique éloigné de cinquante milles, nous paroissoit singulièrement rapproché, et notre guide nous assura que dans les jours où l'air est très-pur, on

y distinguoit les vaisseaux.—De là, en balayant l'horizon de nos regards pour les porter du côté de l'Est, nous n'apercevions aucun objet saillant, et notre vue se perdoit dans le vague obscur; mais vers l'Orient nous distinguions des hauteurs, que notre guide nous dit être les montagnes de Chériot áu delà du Northumberland. —Nous commandions l'espace le plus resserré de l'île: d'un côté, nous voyions le canal d'Irlande, et de l'autre, la mer d'Allemagne s'offroit à nos yeux comme une vapeur lointaine. „

„ En deçà du comté de Durham s'étendoit la ligne de montagnes de Crossfell, et une multitude indistincte des hauteurs de Yorkshire et de Westmoreland. Le mont Saddleback, qui nous dominoit évidemment encore, cachoit une partie de leur prolongement.—En continuant à parcourir l'horizon du côté du Sud, nous voyions immédiatement au-dessous de nous l'entourage escarpé de Dervent-water, mais les eaux du lac nous demeuroient cachées par la coupe verticale de ses bords. En éloignant nos regards vers le Sud, et en les laissant errer dans l'étendue qui se trouvoit pour nous à l'occident, nous n'apercevions qu'un espace immense comblé par un chaos de montagnes rembrunies. Le caractère des aspects divers, la variété des formes et des sites, la dignité individuelle des objets, disparoissoient devant la sombre majesté de l'ensemble. „

„ Dans la perspective lointaine du Sud, le sommet du Windermere paroissoit au-dessus des monts de Borrowdale, comme une guirlande de nuages qui s'étend le long des flancs d'une montagne.—Plus loin au Sud encore, on entrevoyoit les sables de Lancaster, qui se confondoient avec les eaux du rivage de la mer.—Les sables de Dudon se traçoient au loin vers l'Ouest en ligne blanche, au milieu des écueils de High-Furness. Au pied du mont lui-même, le lac de Brassenwaite se montroit au centre de plusieurs rangs de montagnes en amphithéâtre. Nous voyions ressortir, entre les cimes des rochers, la verdure des espaces cultivés, puis d'autres montagnes qui s'élevoient au delà de plus en plus. Nous suivions de l'oeil toutes les traces, tous les détours des torrens qui sillonnent les pentes, qui arrosent les vallons, et dont d'innombrables ruisseaux viennent accroître la masse à mesure qu'ils serpentent vers le bassin qui les reçoit. “

„ Quoique la journée fût chaude et le temps serein, l'air du sommet étoit froid; il y soufloit un vent violent, et nous éprouvions quelque difficulté à respirer. . . . . “

„ Pendant la descente il étoit intéressant de voir les montagnes autour de nous recouvrer graduellement leur dignité; la surface des deux lacs s'étendre au loin; tous les petits vallons qui les entouroient, reprendre les teintes variées de la

végétation; les troupeaux reparoître dans les pâturages; et les taches noirâtres, qui de place en place recouvroient les pentes gazonnées, redevenir des bosquets touffus. " —

IDÉE GÉNÉRALE *de l'état actuel de la littérature allemande.*

Plus les malheurs que la guerre actuelle verse sur l'humanité, deviennent visibles et affligeans, plus l'observateur judicieux doit se faire un devoir de n'omettre aucun des événemens favorables, qu'il peut avec justice attribuer à ce fléau, du reste si redoutable. C'est une remarque faite déjà depuis long-temps, qu'un des effets habituels de la guerre est d'amener un commerce plus intime entre les peuples qui y ont été enveloppés, et d'établir en quelque sorte entre eux une communauté de connoissances, de moeurs et d'usages. La littérature a puisé aussi dans cette source de grands avantages, et l'histoire des nations anciennes et modernes nous offre une foule d'exemples de l'influence que les dissentions et les malheurs même d'un peuple ont eue par la suite sur les progrès de sa civilisation et de ses lumières. La guerre produit une amélioration rapide dans

tous les genres chez les nations moins éclairées; et celle qui le sont plus y trouvent encore l'occasion, non-seulement d'augmenter leurs connoissances historiques et géographiques, mais aussi d'étendre, de rectifier et de perfectionner leurs sciences de toute espèce.

Pour ne citer ici que les exemples les plus récens, on ne sauroit nier que la guerre de sept ans n'ait beaucoup contribué à rapprocher les nations françoise et allemande, et que les deux peuples n'y ayent puisé une connoissance plus exacte, qu'ils n'auroient pu autrement se la procurer, de leurs progrès réciproques dans les arts, les sciences et la littérature. A en juger d'une manière impartiale il est de fait que l'Allemagne y a moins gagné que la France. A cette époque, le beau moment de la littérature françoise étoit déjà écoulé. Depuis long-temps les savans d'Allemagne s'étoient familiarisés avec les grands Ecrivains étrangers, sur-tout avec ceux de la France, et ils avoient su profiter de leurs lumières. Non-seulement ils avoient étudié et cherché à imiter les ouvrages de goût qui ont si fort signalé chez ce peuple, la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci; mais ils connoissoient encore les auteurs, non moins utiles, qui s'étoient adonnés aux sciences sérieuses; ils lisoient avec fruit ses historiens, ses théologiens, ses mathématiciens et ses natura-

listes. La France, au contraire, ne connoissoit que foiblement les savans d'Allemagne, et elle ne les estimoit que sous le rapport de la précision et de l'exactitude qu'ils apportoient dans leurs recherches, et dans leurs décisions littéraires. On croyoit que la nature et le climat opposoient au génie et au goût une barrière trop difficile à surmonter, pour que l'Allemagne pût jamais rien produire d'original et de vraiment beau. On lui rendoit tout au plus justice sur l'article des arts; encore l'accusoit-on d'y manquer de goût, et l'avoit-on ridiculisée par les surnoms de *Gothique*, de *Tudesque*. On ne sauroit nier que la nation qu'attaquoit ce préjugé, n'eût contribué elle-même à le faire naître et à l'alimenter. Une espèce de prédilection qu'elle avoit conçue pour tout ce qui venoit de l'étranger, opposoit d'abord les plus grands obstacles à ses progrès; en second lieu, cet amour pour toutes les productions de l'esprit et des arts qu'enfantoient ses voisins, sembloit trahir, chez ceux qui s'en montroient si avides, un manque de génie et d'invention. La surprise que les François témoignoient souvent, à la vue des connoissances de ce peuple, les louanges que ses savans et ses artistes recevoient quelquefois des étrangers, étoient elles-mêmes autant de preuves de l'idée médiocre et des foibles espérances qu'on avoit conçues de l'Allemagne; mais elles prouvoient en même temps combien

on s'étoit donné peu de peine jusques-là (sans doute à cause du peu de prix qu'on y attachoit) pour découvrir la véritable source de ce préjugé et pour se procurer une connoissance plus réelle de l'état de la littérature du Nord. Le nom seul de Nord, qui, à cause de l'habitude, semble emporter avec lui l'idée du froid, de la rudesse, de l'ignorance et de la barbarie, n'étoit pas un petit obstacle à vaincre, avant de pouvoir se former une image plus conforme à la justice et à la vérité.

Quoique cette erreur eût commencé à devenir moins générale, et fût moins fortement enracinée depuis la guerre de sept ans, on ne sauroit disconvenir néanmoins qu'elle ne subsistât encore en grande partie, même depuis cette époque. La France n'avoit qu'une connoissance imparfaite de notre littérature, et ne lui accordoit qu'une estime médiocre. Plusieurs circonstances de la guerre actuelle, du reste si fâcheuses en elles-mêmes, semblent propres à dissiper enfin ce préjugé. L'asile que les François émigrés ont trouvé dans diverses parties de l'Allemagne; le séjour prolongé qu'ils y font; l'éducation soignée que la plupart d'entre eux ont reçue, les études agréables et sérieuses auxquelles ils s'appliquent, l'impossibilité où ils se trouvent de s'adonner à d'autres occupations. sur-tout aux travaux

mi-

militaires, leur liaison avec la partie la plus éclairée du public allemand et avec ses savans et ses artistes; la nécessité qu'ils éprouvent de se familiariser avec la langue du pays qu'ils habitent, et mille circonstances semblables, font présumer que la littérature allemande va devenir d'un plus grand intérêt pour les François, et qu'avec l'ignorance où ils étoient de notre langue, on verra se dissiper les préventions défavorables que cette ignorance même leur avoit fait concevoir contre elle. On a déjà commencé à traduire en françois quelques-uns de nos meilleurs auteurs; et sans doute on auroit poussé ce travail plus loin, si les troubles continuels de la guerre, l'état précaire des fortunes, l'interruption du commerce direct entre les deux peuples, n'avoient jeté tant d'entraves et mis tant d'obstacles à leurs communications littéraires.

Quel que soit le désir du philosophe d'aplanir, ou au moins d'affoiblir ces obstacles, il en est peu le maître; il ne peut y contribuer que partiellement et dans le petit cercle qui l'entoure. La voie des journaux paroît avec raison être en ce moment la plus commode et la plus efficace pour parvenir à ce but. Dès le principe de ses travaux, le *Spectateur du Nord* a eu cet objet en vue, et il l'a toujours regardé comme un des plus intéressans qui pût l'occuper. On a donné de temps en temps dans ce journal quelques détails des ou-

vrages allemands, et on y a joint quelques exemples, tantôt par des extraits, tantôt sous la forme d'analyse. Ce travail n'étoit, pour ainsi dire, que pour pressentir ou éveiller le goût du public, mais il semble temps aujourd'hui, de donner à ce plan un développement plus étendu, et de l'utiliser en mettant sous les yeux du lecteur un tableau général de l'état actuel et des progrès de la littérature allemande. Nous croyons devoir avertir d'avance le lecteur que notre projet n'est pas de nous appesantir dans nos recherches et d'entrer dans des détails minutieux et caractéristiques sur chaque genre. Nous nous permettrons seulement de citer quelques morceaux de choix que leur mérite, ou leur importance auront rendus dignes d'être distingués. Nous ne soumettrons pas aux yeux du public un tableau achevé de notre littérature; mais nous ébaucherons l'esquisse de ce tableau, et nous jetterons les premiers traits qui pourront par la suite servir à former un ouvrage plus fini. Nous allons donc commencer notre travail par nous occuper des meilleures productions qui ont paru, pendant cette année (1798), en le faisant précéder cependant de quelques remarques générales sur cet objet.

Le grand nombre d'Ecrivains n'est pas sans doute une preuve certaine du génie d'un

peuple et du mérite de ses productions. Depuis long-temps l'Allemagne possédoit une grande quantité d'Auteurs, et dans les siècles même où sa littérature étoit encore au berceau et dans la barbarie, elle n'étoit guères moins riche dans ce genre qu'aujourd'hui, qu'elle est parvenue à une époque plus heureuse et plus brillante. Si le nombre des Ecrivains des premiers temps nous paroît maintenant moins considérable, il ne faut l'attribuer qu'à l'oubli bien mérité, auquel tant d'écrits médiocres, ou mauvais, ont enfin été condamnés. A parler franchement, il ne reste encore que trop d'ouvrages de ce genre, mais la postérité en fera justice en séparant l'or fin de tout alliage impur. D'après le relevé que nous donne Mr. *Meusel* dans son *Allemagne littéraire*, le nombre des auteurs vivans s'élève à plus de huit mille, et chaque année en voit naître une telle multitude de nouveaux qu'elle ne sauroit être égalée par le nombre de ceux que la mort nous enlève. Aux deux foires annuelles qui se tiennent à Leipzig, cet entrepôt de la librairie allemande, il paroît un catalogue de tous les ouvrages nouveaux, et ce catalogue même forme ordinairement, sur-tout à la foire de Pâques, un volume considérable. Dans la Gazette générale littéraire qui s'imprime à Jena, on fait successivement une espèce de revue de ce catalogue, et une énumération des écrits de chaque genre; travail, qui

fournit à tous les savans d'Allemagne d'utiles remarques sur l'état des sciences.

Lorsque l'on considère que le goût de la lecture devient général et que les sociétés littéraires se multiplient chaque jour, on conçoit facilement pourquoi la plupart des auteurs actuels s'adonnent au genre léger et amusant, quoique les ouvrages de ce genre soient bientôt condamnés à l'oubli: l'esprit de nouveauté a presque autant d'empire en Allemagne qu'en France. Quoique l'étude des langues anciennes, dans laquelle les savans d'Allemagne se sont si fort distingués pendant les siècles précédens, soit encore cultivée avec chaleur et qu'elle ait même pris de nos jours une marche moins minutieuse et plus utile, on ne peut refuser aux Allemands le mérite d'avoir travaillé depuis quelque temps à perfectionner de plus en plus leur langue nationale. Jadis, il est vrai, on se trompoit dans le choix des moyens nécessaires pour parvenir à ce but: et aussi longtemps qu'un goût sûr et éclairé n'a pas dirigé notre poësie et notre éloquence, ce défaut a rejailli sur le style et sur la langue. Tantôt on la dénaturoit par l'alliage monstrueux et inutile d'une foule de tournures et d'expressions étrangères: tantôt on cherchoit à l'en débarrasser avec une ridicule et puérile affectation. Il étoit réservé au bon goût de tracer enfin un juste milieu entre ces deux excès; et maintenant on est assez

d'accord sur ces règles dans la théorie ainsi que dans la pratique. C'est plutôt au hasard qu'à son mérite que Gottsched a dû la réputation qu'il a eue en France d'être le meilleur grammairien allemand. Depuis long-temps l'Allemagne ne le reconnoît plus pour tel, et elle possède des ouvrages en ce genre bien supérieurs aux siens. Outre une infinité d'autres savans, *Adelung* s'est distingué par sa grammaire et sur-tout par son excellent dictionnaire, qui lui a mérité une juste réputation; quoiqu'on ne suive pas toujours ses règles et qu'on n'adopte pas toutes ses décisions avec le même respect qu'inspiroient autrefois en France les arrêts de l'Académie.

Il est certain que la langue allemande a beaucoup gagné, sur-tout dans la diction poëtique à ne pas être fixée comme celles de ses voisins (*), et qu'en évitant cette espèce de despotisme, elle a acquis une plus grande richesse et conservé une plus grande liberté. Il est vrai aussi qu'elle le pouvoit avec d'autant plus de facilité qu'elle étoit déjà naturellemeut très-féconde et très-flexible. Ce ne sont pas seulement quelques gens de lettres qui se sont, dans ces derniers

(*) Ceci, ja l'avoue, me paroît, au premier aperçu, très-susceptible de doute, ainsi que quelques autres opinions de l'Auteur de cet article; mais je n'ai pas la présomption d'opposer les miennes au résultat de ses méditations.

(Note du Spectateur.)

temps, appliqués avec succès à connoître et à perfectionner la langue allemande. On a vu plusieurs sociétés se réunir pour cet utile objet et y travailler de même avec gloire. Mais l'avantage le plus réel qu'ait obtenu ce genre d'étude, est que l'Académie Royale des sciences de Berlin s'est décidée à mettre l'avancement de la langue au nombre de ses travaux. Sous Frédéric II cette société étoit un établissement plutôt étranger que national, une académie moins allemande que françoise. La prédilection que ce grand Prince accordoit à la littérature de cette nation, l'avoit engagé à placer dans cette académie plus de sujets françois ou suisses que d'allemands. En conséquence, les mémoires et les ouvrages qui concouroient pour le prix, étoient en grande partie écrits en françois ; et les auteurs qui avoient composé en allemand étoient obligés de traduire leurs écrits pour en donner au moins le résumé dans l'autre langue. Son Successeur, au contraire, a favorisé le désir de ceux qui sentoient vivement l'inconséquence et les inconvéniens d'une telle conduite, et il approuva la proposition que lui fit son ministre d'état, le comte de Herzberg, d'ordonner à une partie des membres de cette société de s'occuper à perfectionner la langue allemande. Les travaux de ces savans ont déjà produit deux volumes, qui renferment plusieurs mémoires et projets très-utiles.

Un ouvrage de ce genre, qui mérite aussi d'être cité est le recueil périodique, qui paroît à Brunswick, et dans lequel quelques amis de la langue offrent, tantôt des observations générales sur différens points grammaticaux, tantôt des remarques critiques sur les défauts du style dans les auteurs même les plus distingués.

La théorie de la littérature et l'art de la juger avec goût, ont fait de nos jours en Allemagne de rapides progrès. Un mérite qu'on ne peut refuser à la nation allemande, c'est d'avoir, depuis plus de quarante ans, donné une forme exacte à ce genre de science, d'avoir réuni toutes les observations éparses, toutes les recherches des anciens et des étrangers sur cet objet, de les avoir enrichies de plusieurs résultats profonds, fruits d'une philosophie saine et éclairée, d'en avoir enfin composé un système complet et régulier. Déjà, avant cette époque le célèbre *A. G. Baumgarten*, philosophe de l'école *Volfienne*, avoit mis au jour un système de ce genre, auquel il avoit donné le nom d'*Asthetik*. Plusieurs savans, doués d'un esprit ingénieux, ont bâti sur ces fondemens, et ont fait paroître des ouvrages estimables sur la théorie du goût. On distingue entre eux *Sulzer*, qui s'est acquis une juste réputation par son dictionnaire auquel il donne le nom de théorie générale des beaux-arts. Mais les

progrès rapides qu'a faits la philosophie en Allemagne depuis vingt ans, progrès dûs au fameux *Kant*, ont eu aussi une grande influence sur les succès du genre d'étude dont nous parlons. L'homme profond que nous venons de citer, a contribué sur-tout, par son traité du *Jugement*, à donner à la théorie du goût une assiette plus ferme et plus assurée. Encouragés par son exemple, beaucoup de philosophes ont déjà traité cette matière, ou mis au jour quelques réflexions utiles sur certaines branches de cet art.

Le genre de philosophie, auquel les Allemands s'étoient livrés avec gloire depuis long-temps, mais sur-tout depuis le grand *Leibnitz*, semble avoir été porté enfin par quelques écrits de *Kant* à son point le plus brillant. Jusques-là on n'avoit cherché qu'en tâtonnant à approfondir les sciences réelles et spéculatives, la nature et les facultés de l'esprit; enfin les bornes de la raison humaine. Il étoit réservé au génie plus entreprenant de ce grand homme de tenter ces nouvelles découvertes et de voir le succès couronner son audace. Cet événement a donné naissance à une secte particulière qui s'est établie en Allemagne et qui compte un grand nombre de partisans. Il étoit impossible que les idées et les recherches abstraites de cette méthode nouvelle ne fussent en grande partie défigurées; aussi beaucoup de gens ne les ont-ils saisies qu'à moitié, tan-

dis que d'autres les ont entièrement méconnues et leur ont donné une explication diamétralement contraire à leur sens véritable. Mais ce seroit commettre une grande injustice envers leur auteur que de lui faire un crime et de le rendre responsable de l'abus qu'on a fait de ses principes; ou bien de vouloir conclure, comme il n'est déjà arrivé que trop souvent, que son système est dangereux pour les états et pour la religion. Afin de faire connoître aux étrangers cette nouvelle philosophie, on a essayé de traduire en latin plusieurs écrits du professeur *Kant*, et en particulier son *Traité de la raison pure.*

De toutes les sciences la philosophie est peut-être celle qui étend, sur les autres connoissances humaines, une influence plus active et plus directe. On sait quel empire elle exerçoit jadis chez les peuples de l'antiquité, et particulièrement chez les Grecs et les Romains. De nombreux exemples servent aussi à appuyer en Allemagne cette remarque et à en faire sentir la vérité. Il n'existe, pour ainsi dire, pas de science qui dans ses travaux n'ait tiré plus ou moins d'utilité de la nouvelle philosophie. L'histoire et les sciences positives même ont senti son influence: mais on comprend sans peine qu'une méthode *unique*, ne peut pas s'adapter avec le même succès à toutes les connoissances humaines, et que cette *application* de principes ne peut pas tou-

jours être également heureuse et dépend aussi des circonstances. Il faut sur-tout que le moment de la fermentation soit passé, avant qu'on puisse jouir de cette révolution, plus signifiante peut-être qu'on ne pense, et qu'on puisse recueillir les fruits purs et doux qu'elle mûrira.

Les progrès que cet heureux changement a déjà fait faire, dans le milieu de ce siècle, aux beaux-arts, à la poësie et à l'éloquence, sont encore plus certains et plus visibles. Les circonstances et les causes de ces succès rapides sont déjà en grande partie connues des étrangers; elles ont frappé les yeux de nos voisins, quoiqu'ils n'en ayent encore qu'une idée imparfaite et superficielle. Klopstock, Wieland, Gessner, Gellert, sont sans doute au nombre de nos premiers poëtes; mais ils sont bien loin d'être les seuls génies dont s'enorgueillit l'Allemagne. Cependant leurs noms sont les seuls que prononce le François qui se pique de connoître un peu la littérature du Nord. Nous pourrions joindre à chacun de ces Auteurs célèbres un grand nombre de rivaux, qui, dans différens genres, se sont acquis une gloire méritée par l'élévation et l'originalité de leur génie, si nous voulions nous borner à une simple nomenclature, et si nous pouvions croire qu'elle fût de quelque utilité.

Chez tous les peuples la poësie s'est toujours perfectionnée long-temps avant la prose; et l'Allemagne a suivi en cela la marche commune. Les monumens de l'ancienne poësie allemande sont assez riches et nous étonnent souvent par la pureté de langage qu'on y trouve. Les progrès que le goût et la prosodie ont faits dans le milieu du dernier siècle, sur-tout en Silésie, avoient déjà causé un changement avantageux; mais le génie-poëtique des Allemands ne s'est développé que tard, et ce n'est que dans le milieu de ce siècle qu'il a vraiment pris son essor. Depuis cette époque, on a vu naître les talens les plus distingués, et aussitôt la langue s'est enrichie, s'est formée et a acquis plus de nerf, de souplesse et d'harmonie. Ces avantages n'ont pas tardé à s'étendre aussi sur la prose qu'on avoit négligée plus long-temps, et que le mauvais goût avoit surchargée d'ornemens ridicules. L'éloquence est en Allemagne reléguée, pour ainsi dire, dans la chaire, et nous sommes à cet égard restés long-temps en arrière des anciens et des étrangers. Mais plus on a appris à connoître ce genre et ses beautés, plus on s'est adonné à l'étude du goût de la belle et saine littérature; et plus aussi nos orateurs se sont efforcés de faire faire de même des progrès à leur art. L'Allemagne possède déjà un grand nombre de sermons, qu'elle ose non-seulement mettre à côté des chef-d'oeuvres des An-

glois et des François, mais qu'elle leur préfère même sous plus d'un rapport. Les lumières qu'ont acquises la philosophie et la théologie, ont donné a ce genre d'ouvrages une force inhérente, une puissance de raisonnement, une profondeur, une précision, je dirois presque une *irrésistibilité*, dont il manquoit jadis. On ne s'est pas contenté d'étonner par des commentaires, des dissertations arides, ou d'ébranler l'oreille plutôt que le coeur par de vaines déclamations, mais on a cherché à parvenir au véritable but, et à la véritable perfection de cet art, d'abord en le rendant familier et même populaire; en second lieu, en lui donnant des fondemens solides, un intérêt réel, et s'occupant plus de la vie morale et des devoirs du Chrétien, que de la théorie et des dogmes de la religion.

On commence à purger de plus en plus la vérité pure et essentielle de la religion, des accessoires arbitraires et accidentels qui s'étoient introduits dans ses maximes, ses dogmes et ses coutumes. On voit se dissiper de jour en jour les obstacles qui s'étoient pendant long-temps opposés aux recherches entreprises sur cet objet; et les attaques même, dirigées souvent avec trop d'audace contre le culte, fournissent l'occasion d'en apprécier mieux le mérite, et d'apprendre à discerner les bornes qui séparent une liberté d'opinion raisonnable, de l'irréligion et de

l'athéisme. C'est de cette source qu'est sortie cette tolérance salutaire, dont on a abusé souvent il est vrai, mais qui en elle-même est pleine de sagesse et de bienfaisance.

Le changement considérable qui s'est opéré dans l'*éducation*, tant publique que particulière, n'a pas peu contribué à déraciner les préjugés. Les progrès qu'a faits l'Allemagne dans cette carrière si importante pour l'humanité, la manière dont elle a perfectionné les objets qui y ont rapport, ne sont plus inconnus à ses voisins; et on a déjà traduit, ou imité dans les langues étrangères, plusieurs ouvrages allemands sur l'éducation. Le but principal qu'on se propose, maintenant plus que jamais, dans l'instruction, est de former le jugement de la jeunesse, et d'écarter d'elle toutes ces occupations futiles et superflues, qui, loin d'alimenter l'esprit, ne faisoient que l'étouffer. La forme scholastique n'est pas encore, il est vrai, entièrement bannie des écoles allemandes; mais, en général, il s'y est fait beaucoup de réformes, et le ton y est beaucoup moins pédant qu'autrefois. On a donné aussi plus de soins à l'éducation morale et physique et à l'instruction de cette classe qui n'est pas destinée à produire des savans; et on a tâché de former, même dans l'état le plus bas, des citoyens intelligens et utiles; on a déjà retiré de grands avantages des établissemens précieux que plusieurs

villes d'Allemagne ont faits dans ce genre en faveur des pauvres: ceux sur-tout qu'a fondés la ville d'Hambourg se distinguent par leurs succès.

Depuis plusieurs années, on a eu le bon esprit de travailler en Allemagne à rapprocher les savans des autres classes de la société, à populariser en quelque sorte le goût et les connoissances; et cette entreprise a déjà eu des suites heureuses. On peut regarder comme un des moyens les plus efficaces qui ayent été employés pour parvenir à ce but, les sociétés et les cercles de lecture, qui se sont tellement multipliés par-tout, qu'on en trouve, non-seulement dans les grandes et petites villes, mais même dans les campagnes. Ces établissemens ont répandu le goût et l'habitude de la lecture à un point étonnant; les livres d'agrément sur-tout, les comédies, les romans, les feuilles politiques, les écrits périodiques leur doivent l'accueil et le succès qu'ils obtiennent. Il est vrai que cet amour pour la lecture, qui se change quelquefois en une espèce de fureur, entraîne ordinairement avec lui des inconvéniens inévitables: on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait produit beaucoup de connoissances frivoles, d'idées exagérées et romanesques, et n'ait souvent exalté et égaré le jugement. Cet effet malheureux a agi d'une manière plus frappante sur la jeunesse et sur les femmes. dans les classes qui ont reçu le moins d'éducation. Non-seulement il absorbe le

temps qu'on devroit consacrer aux occupations sérieuses de l'industrie, et aux affaires domestiques et civiles, mais il étouffe encore le goût et l'attention qu'on devoit y apporter. On peut lui reprocher encore de faire naître et d'encourager le désir déjà trop commun de devenir auteur. Mais aussi les avantages incontestables de la lecture balancent bien tous ces inconvéniens, si même ils ne les surpassent.

On ne sauroit nier que les comédies et le théâtre n'ayent eu une grande influence sur l'avancement des lettres en Allemagne; mais cette influence auroit été plus sensible et plus utile, si, en leur accordant plus de secours et d'encouragement qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, on les avoit mis à même de se perfectionner davantage. Les théâtres de Vienne, d'Hambourg et de Berlin sont presque les seuls, où la scène ait acquis une espèce de prospérité et de consistance. Encore doivent-ils moins ce succès à des faveurs, ou encouragemens réels, qu'à la population des villes où ils se trouvent, et sur-tout au grand nombre d'étrangers qui y accourent. Presque toutes les troupes de comédiens allemands sont ambulantes; de sorte qu'elles ne peuvent jamais acquérir cet ensemble qui leur seroit si nécessaire; il est impossible à un acteur d'adopter un rôle et un caractère particulier et de se perfectionner dans le genre qu'il s'est choisi. Un autre

inconvénient, c'est qu'on ne voit guères s'adonner au théâtre des jeunes gens des deux sexes, ayant des principes et de l'éducation; et que cet art n'est en général qu'une ressource ou un pis-aller pour ceux qui, par leur mauvaise conduite, se sont mis dans l'impossibilité d'embrasser une carrière plus utile. Des sujets de cette espèce étudient rarement le véritable art théâtral, et de cette ignorance même naissent ordinairement la présomption, le caprice et l'insociabilité. On voit encore régner chez la plupart des Princes allemands et à leurs cours une prédilection marquée pour la comédie étrangère, sur-tout pour celle des Italiens et des François. On a plutôt l'air d'y tolérer les productions nationales que de les rechercher et de les encourager.

Quoique le nombre des auteurs dramatiques allemands soit assez considérable, nous ne voyons paroître que rarement des chef-d'oeuvres en ce genre. La tragédie a été cultivée autrefois avec plus de soins et de succès qu'à présent, et la bonne comédie reste toujours assez imparfaite. Mais aussi l'Allemagne possède un grand nombre de *portraits de famille* écrits, qui approchent du drame et dont plusieurs sont remplis de goût et de talent; ils paroissent toutefois plutôt faits pour briller un moment que pour devenir jamais des ouvrages durables et classiques.

Le genre des romans se multiplie à tel

point

point en Allemagne qu'il égale, et surpasse même peut-être la foule de ceux qu'ont enfantés la France et l'Angleterre. Si on vouloit y joindre ceux qu'on a traduits de ces deux peuples, le nombre en seroit presque incalculable. On s'empresse ordinairement d'imprimer ces ouvrages imités des langues étrangères; et les choix, loin d'être faits avec goût, tombent souvent sur des productions peu estimables, quelquefois sur les plus triviales. Au milieu des écrits originaux qui paroissent maintenant dans ce genre, on en distingue quelques-uns de bons, beaucoup de médiocres, un grand nombre de mauvais et de condamnables. Parmi les beaux-esprits d'Allemagne, il ne se trouve personne qui possède le talent de *conter* au même degré qu'*Auguste Lafontaine*, aumônier d'un régiment prussien. Ses petits contes, ainsi que ses romans, qu'il livre successivement au public, sous le nom d'*histoires de famille*, sont pleins d'esprit, de goût et de sensibilité. Il sait choisir, dessiner, soutenir heureusement ses sujets, ses situations et ses caractères; son style et sa manière ont toujours de la grâce et de l'intérêt. Depuis quelque temps, on traduit avec succès en françois plusieurs ouvrages de cet Auteur aimable, et ils paroissent en effet les plus propres à être transportés dans cette langue. On ne pourroit pas en dire au-

tant des romans, du reste pleins de mérite et d'originalité, de M. de *Göthe*, et encore moins de ceux d'un M. Richter, connu sous le nom de *Jean Paul*, dans les ouvrages duquel on trouve souvent des traits de génie et la plus profonde connoissance du coeur humain, mais qui est inégal et manque de naturel.

Je ne saurois passer ici sous silence M. *Falk*, jeune écrivain plein de talent, qui s'est lancé avec succès, depuis quelques années, dans la carrière de la satyre. Il paroît s'être moins proposé Horace pour modèle, que Perse et Juvenal; et vouloir devenir plutôt le Régnier des Allemands que leur Boileau. Mais il mérite d'autant plus d'être applaudi et encouragé qu'il a trouvé en friche cette partie des domaines de la littérature allemande. Ses poëmes détachés qui respirent le feu et le génie, ainsi que son Almanach satyrique, qui paroît depuis deux ans, lui ont déja mérité une réputation et font concevoir pour la suite les plus grandes espérances de son talent. Il n'auroit pas dû le consacrer à imiter Swift, dont les satyres sont presque toujours locales et n'ont qu'un mérite de circonstance.

On ne sauroit refuser une gloire poëtique plus brillante encore et un mérite plus décidé à M. *Voss*, un des génies les plus beaux et les plus féconds qu'ait produits l'Allemagne

pendant sa belle époque littéraire. Ses écrits, originaux dans plus d'un genre, mais sur-tout ses idylles et ses chansons sont des chef-d'oeuvres, et ses traductions poëtiques surpassent de l'aveu des connoisseurs tous les Ecrivains qui ont essayé, non-seulement en Allemagne, mais aussi dans les pays étrangers, de transporter dans leur langue les poëmes des Anciens. Ni les François, ni les Anglois ne possèdent les oeuvres d'*Homère*, traduites avec autant de grâce et de fidelité que les Allemands. M. *Voss* a non-seulement rendu dans sa traduction le génie et la manière du père de la poësie, mais encore il a conservé avec un art étonnant, le mètre des vers, et souvent même l'expression et la construction de l'original. Il faut convenir en même temps, qu'aucune autre langue n'étoit aussi propre à ce genre d'ouvrage que la langue allemande qui par sa liberté et sa flexibilité, mais sur-tout par la faculté qu'elle possède de se livrer aux inversions et de former des mots, se rapproche beaucoup du grec. Le même Poëte a déjà publié aussi la traduction des Eglogues et des Géorgiques de Virgile, avec un commentaire instructif; et il travaille maintenant a celle de l'Enéide. Une imitation poëtique des plus beaux morceaux des Elégies et des Métamorphoses d'Ovide est le dernier travail qu'il ait offert a ses compatriotes qui chérissent et admirent son talent.

Du pays brillant des fictions, portons un moment nos regards sur les beautés plus sérieuses, mais non moins attachantes de l'histoire. Depuis long-temps les étrangers connoissoient le mérite des Allemands dans ce genre de science; mais jadis il consistoit sur-tout dans les soins et les peines qu'on se donnoit pour chercher des matériaux, dans l'activité et la constance qu'on apportoit à les examiner, les rectifier et les mettre en ordre. Quand les Allemands écrivirent quelques histoires suivies, ce fut d'abord en latin; ou, s'ils donnèrent la préférence à leur langue maternelle, elle étoit encore trop neuve et trop peu formée, pour qu'ils pussent lutter avec avantage égal contre les charmes des meilleurs historiens anglois et françois. Mais depuis les progrès considérables qu'a faits la prose, on a vu l'histoire se former un style, et le bon goût s'introduire dans ce genre d'écrits, parmi lesquels on remarque sur-tout ceux de *Schiller*, de *Spittler*, et de *Müller*.

L'Allemagne étoit très-riche depuis long-temps en littérateurs qui s'appliquoient avec un zèle infatigable, à étudier, défricher et commenter les écrivains anciens et modernes, étrangers et nationaux. On connoît et on estime chez ses voisins les travaux des *Fabricius*, *Lambecius*, *Brucker* et d'une *multitude* d'autres. Il est vrai que la plupart de ces ouvrages n'étoient que des

compilations, précieuses seulement pour des savans, et que l'homme de goût ne les fixoit qu'avec indifférence ou même avec effroi. L'Allemagne possède à présent plusieurs ouvrages de ce genre, dont les plans sont mieux dessinés et dont le style et les ornemens sont plus soignés. Depuis quelque temps, il s'est établi à Göttingen une société de savans qui a fait la grande entreprise de donner, non-seulement une idée générale, mais un tableau successif de l'histoire des sciences et des arts depuis le moment de leur restauration en Allemagne, jusqu'à la fin de ce siècle; les talens connus de plusieurs membres de cette association, ainsi que les morceaux de leur ouvrage qui ont déjà paru, en font espérer les suites les plus avantageuses.

Rien ne contribue davantage aux progrès des sciences et à l'avancement du bon goût que l'inspection continuelle qu'exerce sur eux une critique éclairée. C'est elle qui porte, pour ainsi dire, le flambeau devant le génie pour l'éclairer dans la carrière, et qui distribuant à propos la louange et le blâme, la censure et l'encouragement, dirige les pas de l'écrivain et l'empêche de commettre des fautes, ou de donner dans la présomption. La littérature allemande lui doit aussi de la reconnoissance pour les services qu'elle en a reçus. Plusieurs journaux critiques, mais surtout les *Lettres sur la nouvelle littérature*, la

Bibliothèque allemande générale, la *Bibliothèque des belles lettres* et la *Gazette générale de littérature*, ont, non-seulement beaucoup contribué à l'accroissement des sciences et de la bibliographie, mais encore servi à former le jugement et le bon goût. Les deux *Bibliothèques* que je viens de citer, ainsi que la *Gazette de littérature*, continuent à paroître. Ce sont nos meilleurs tribunaux littéraires; et quoique les membres dont ils sont composés ne soient pas tous sans exception des juges toujours compétens, leurs jugemens néanmoins sont pour la plupart justes et respectables. Outre les ouvrages que je viens de nommer, il existe encore beaucoup d'autres Gazettes savantes, entre autres celles qui paroissent sous l'inspection de la société royale de Göttingen, et qui se distinguent, non-seulement par leur ancienneté, mais encore par leur mérite réel. Le nombre des autres ouvrages périodiques qui contiennent des écrits instructifs ou amusans, se multiplie chaque jour; et on remarque à leur tête le *Mercure allemand* de M. Vieland. Chaque espèce de science a presque son journal, où les Rédacteurs jugent les principaux ouvrages, ou donnent quelques dissertations sur leur objet; et à la fin de chaque année, on voit paroître un grand nombre d'*Almanachs* consacrés aux muses, à tous les genres de sciences et d'occupations, ou seulement à l'amusement.

Cet exposé sommaire suffit pour montrer avec quelle activité travaillent maintenant les Ecrivains d'Allemagne; et cependant je n'ai pu citer encore ici tous les objets dont ils s'occupent pour la plupart avec autant de gloire que d'utilité. Les talens et les travaux de ces savans ont beaucoup enrichi et accru, depuis trente ou quarante ans, différentes branches de la Philosophie, de l'Histoire naturelle, de la Chimie, de la Botanique, de l'Astronomie, de la Médecine et des Mathématiques. On a donné aussi beaucoup de soins et d'attention à l'avancement des sciences économiques et technologique. Enfin, la Politique, que la situation politique des affaires a rendue si active, est devenue l'objet favori d'un grand nombre de recherches et d'ouvrages. On ne s'est pas contenté de traduire la plupart des écrits et pamphlets politiques des étrangers, sur-tout ceux des Anglois et des François, on a publié encore un nombre considérable d'écrits originaux qui doivent en grande partie naissance à cette révolution françoise, si remarquable et si influante sous ce rapport-là-même. Nos écrits politiques les plus intéressans sont la *Minerve*, de M. *Archenholz*, les *Annales européennes*, et la *Nouvelle connoissance du monde* du professeur *Posselt* de *Tubingen*. Le nombre des gazettes politiques est aussi très-considérable; mais aucune n'est aussi répandue que le *Correspondant*

d'Hambourg. Depuis neuf ans, ce genre de lecture est devenu le dominant en Allemagne, comme ailleurs. Mais qui pourroit ne pas former le voeu que la faveur accordée à cette espèce de production, cesse, ou au moins s'affoiblisse bientôt avec sa cause!

Nulla salus bello; pacem te poscimus omnes.

ESCH***

POËSIE.

LA ROSE ET LA VIOLETTE,

FABLE.

Dans un bosquet à Flore consacré
Et de ses dons élégamment paré
Sur sa tige épineuse une Rose nouvelle
De ce séjour se croyoit la plus belle.
Dans sa fraîcheur, dans sa beauté,
L'amour-propre, la vanité
Lui fasoient trouver une excuse:
Des dons de la nature aisément on abuse,
Et tout succès rend orgueilleux.
Parmi les autres fleurs ne voyant point d'égales
Et, grâce à sa jeunesse, éclipsant ses rivales,
Elle étaloit son triomphe à leurs yeux.
Elle insulta jusques dans sa retraite
La douce et simple violette,
Conservant sa vertu dans son obscurité.
—» Que faites-vous sous ce sombre feuillage,
» L'ennui, comme l'oubli, semble votre partage,

» Et pour avoir tristement végété,
» Bien plus que nous, vous croyez être sage. «
— » Je redoute, il est vrai, cet éclat si vanté,
» Qu'on peut estimer à votre âge,
» Mais si j'ai rejeté les sermens imposteurs,
» De ces papillons séducteurs,
» Enfans brillans de la nature,
» Aussi des frelons butineurs,
» Je n'ai jamais ressenti la piqûre. « —
A la Rose, dans ce moment,
Par une cruelle blessure,
Un frelon fit sentir le vrai de l'argument. . . .
Le matin de la Rose avoit été charmant,
Et le midi ne fut pas mal encore;
Mais vers le soir vint le remords cuisant.
Mettons tous à profit cet avis important;
Si le destin nous donne une brillante aurore,
Ménageons-nous un beau couchant.

SONGE DE POMPÉE.

Traduction du commencement du IIIme. livre de la Pharsale.

Occupé des apprêts de la guerre civile,
Pompée abandonnoit les champs de la Sicile.
Les vents, vers l'Ionie, entraînoient ses vaisseaux,
Et le Sénat proscrit le suivoit sur les eaux.
Les soldats s'éloignoient sans remords, et leur vue
Des plaines de Thétis mesuroit l'étendue;
Le seul Pompée, en proie à d'affreux souvenirs,
Le visage attristé, le coeur gros de soupirs,

Attachoit ses regards aux rives d'Hespérie
Où sa timide enfance autrefois fut nourrie,
Témoins de ses revers, témoins de ses succès,
Bords charmans que ses yeux ne reverront jamais.
Mais ce lointain douteux légérement s'efface,
Se confond, se dissipe et se perd dans l'espace.

Epuisé de fatigue, accablé par ses maux,
Le héros, un moment, s'abandonne au repos.
Soudain un songe affreux présente à sa pensée
Le spectre pâlissant d'une épouse offensée.
La fille de César, dont l'hymen glorieux
Fut un gage de paix pour ces ambitieux,
Perçant l'obscure nuit de son froid mausolée,
Au lit de son époux se traîne désolée:
« Tous tes crimes, cruel, sont retombés sur moi,
Dit-elle, et mon arrêt est prononcé par toi;
Je quitte le séjour de paix et d'innocence
Où le juste en mourant reprend son existence;
Les Dieux par mes tourmens vont être satisfaits,
Et je cours au Tartare expier tes forfaits.
Je traîne sur mes pas la discorde civile:
Vois-tu de l'Achéron le pilote docile
Qui prépare la nef où doivent se ranger
Les frères, les amis, brûlant de s'égorger?
Vois-tu notre jeunesse, aux enfers prodiguée,
Et de tant de trépas la parque fatiguée?
Le gouffre du Ténare, et ses maux éternels
Ne peuvent plus suffire à tant de criminels,
Et les filles du Styx, au fond des noirs abymes,
Vont se multiplier pour punir tant de crimes.

Depuis que ton épouse est au sein des tombeaux,
Le désordre et la honte ont suivi tes drapeaux;
Le temps de notre hymen fut celui de ta gloire,
Et Julie, en mourant, t'a ravi la victoire.
Cette indigne rivale à qui tu t'es lié
Saura venger sur toi mon amour oublié.
Amante sans pudeur, profanant l'hymenée
Sur mon lit nuptial elle fut amenée
Le jour que mon bûcher, sous tes yeux allumé,
Fumoit auprès du temple où ce noeud fut formé,
Suis donc tes vils penchans : possède Cornélie,
Enivre-toi d'amour; mais redoute Julie :
Sans cesse sur tes pas tu la verras marcher
Pour déchirer un coeur qu'elle n'a pu toucher,
Et priver cet objet de sa fureur jalouse,
Des transports amoureux ravis à ton épouse,
César de tes forfaits t'enlevera les fruits;
Il flétrira tes jours, je troublerai tes nuits;
Et, pour te tourmenter, pour punir tes offenses,
L'ambition, l'amour uniront leurs vengeances.
Le fleuve où de nos maux se perd le souvenir
N'a point calmé les miens, mais les verra finir.
Au signal du combat, dans les champs de Pharsale,
Mon ombre sortira de la rive infernale;
Et, planant sur ton front, disposant de son sort,
Je répandrai sur toi le souffle de la mort.
Tes amis, tes soldats, moissonnés par la guerre,
De leur sang odieux abreuveront la terre;
Et les dieux des enfers, secondant mon courroux,
En t'arrachant le jour, me rendront mon époux. »
Elle dit, et s'enfuit dans le royaume sombre :
Pompée étend les bras, et ne poursuit qu'une ombre.

Il s'éveille effrayé; cependant son grand coeur
D'un présage trop vrai rejette au loin l'horreur.
Les Dieux l'ont condamné, sa tombe est entr'ouverte;
Il voit tous ses dangers; mais il court à sa perte.

PETITOT.

LA PETITE TABLE.

Air *de la Croisée.*

Pour moi les mets ont peu d'appas,
Près des plus graves personnage;
L'ennui qui naît des grands repas,
Date, du banquet des sept sages:
Plus heureux le fils d'Apollon,
Qui partage l'ivresse aimable,
D'Epicure et d'Anacréon,
A la petite table!

Lorsque, sous un feuillage verd,
Simple, et n'en étant que plus belle,
Vénus tient son petit couvert,
Seule, avec son berger fidelle,
Loin de la maman, à leur tour,
Goûtant un charme inexprimable,
Les Grâces sont avec l'Amour,
A la petite table!

Un air symétrique et guindé,
Là, grâce au ciel, n'est plus de mise;
Un mot n'est jamais hasardé,
S'il est dicté par la franchise:

Dès que l'on rit, on n'est plus sot;
Dès qu'on est gai, l'on est aimable:
Une folie est un bon mot,
A la petite table.

Dans le vin, pour noyer l'ennui,
Nos bons aïeux dînoient ensemble;
C'est pour disputer aujourd'hui,
Qu'à dîner, chacun se rassemble:
On se déchire avec fureur,
La haine s'y montre implacable;
On ne trouve plus de candeur,
Qu'à la petite table.

Les enfans sont toujours joyeux;
On rit, on parle leur langage;
On est de moitié dans leurs jeux,
On se rapproche de leur âge:
Malin, vif, espiègle, bruyant,
Agaçant brunette agréable,
Soi-même, on redevient enfant,
A la petite table.

Voyez un jardinier prudent:
Sans cesse, il travaille, il arrose;
Il prodigue au bouton naissant
Presqu'autant de soins qu'à la rose.
On ne sauroit trop prévenir
L'instant au plaisir favorable:
On cultive pour l'avenir,
A la petite table.

Prévot d'Iray.

Extrait des Dîners du Vaudeville, *N°*. 21.

Les souvenirs, la sépulture et la mélancolie; *par* G. Legouvé, *Associé à l'Institut-National, Auteur de* la Mort d'Abel, d'Epicharis etc. etc. Paris 1798.

Mr. Legouvé a obtenu très-jeune encore, de véritables succès sur la scène, et dès son début dans la carrière dramatique, on a conçu les plus grandes espérances de son talent. Il vient de s'essayer dans un autre genre. Les trois poëmes, dont il a composé le volume que nous annonçons, paroissent très-propres, sinon à accroître, au moins à soutenir sa réputation. Ils sont trop courts pour être susceptibles d'analyse: nous nous bornerons donc à en citer quelques fragmens, qui mettent nos lecteurs à portée de juger du mérite de ces poësies.

Le poëme intitulé *Les Souvenirs*, est le plus long des trois. Chacun sent combien de tableaux offre un tel sujet, qui peut à peine être esquissé dans quatre ou cinq cents vers. Le Poëte, en consacrant ses chants aux souvenirs ne fait que chanter les avantages de la mémoire.

Par elle on resaisit les heures, les années,
Dans la fuite du temps tour-à-tour entraînées.
Par elle le passé redevient le présent.
Eh! jetant sur ses jours un regard complaisant,
Qui n'aime à remonter le fleuve de la vie!
Qui n'aime à voir devant son ame recueillie;

Comme un mouvant tableau, repasser lentement
Ses instans de plaisir et même de tourment!
Il semble que du temps on arrête la trace:
On croit joindre à ses jours tous ceux qu'on se retrace,
Et de leur cours rapide on se sent consolé.

C'est sur-tout à l'amour malheureux que la mémoire est précieuse.

Voyez Saint-Preux contraint d'abandonner Julie:
Il court porter sa flamme et sa mélancolie
Dans les monts du Valais, sur ces sommets déserts
Dont les fronts escarpés se perdent dans les airs.
Leur immense hauteur, ces roches menaçantes,
Ces gouffres entr'ouverts, ces ondes mugissantes,
Ce tonnerre roulant dans l'horizon lointain,
Le deuil de l'if lugubre et du sombre sapin,
Des voraces oiseaux les cris lents et funèbres,
Ce brouillard plus affreux encor que les ténèbres;
Et de ces vieux glaçons la sinistre pâleur,
Tout répond à son ame et parle à sa douleur.
Son oeil désespéré, de la plus haute cime
Trouve un plaisir cruel à plonger dans l'abyme;
Il est près d'y tomber, fatigué de souffrir:
Mais il nomme Julie, et ne veut plus mourir.
Julie!... à ses côtés en esprit il l'appelle;
Il ne fait plus un pas qu'il ne marche avec elle,
Avec elle il franchit les rochers et les monts:
Avec elle il descend dans les rians vallons.
Trouve-t-il un bosquet? ce bosquet dans son ame
Du baiser de *Clarens* a réveillé la flamme.
Un paisible hameau s'offre-t-il à ses yeux?
Il songe à ce *chalet* qui dut le rendre heureux:

Lit-il sur un ormeau des lettres enlacées?
Tout-à-coup se présente à ses tendres pensées
Chaque arbre confident où, dans un doux lien,
Au chiffre de Julie il enchaîna le sien.
Julie enfin dans tout est l'objet qu'il admire;
Il la voit dans les fleurs, l'entend dans le zéphire.
Par ce prestige heureux la rapprochant de lui,
Il trompe son exil, il charme son ennui,
Savoure du bonheur l'ivresse renaissante,
Et remplit les déserts de sa maîtresse absente.

C'est aux souvenirs que nous devons le flambeau de l'histoire.

Avant qu'on vît briller sa lumière féconde,
Les temps se succédoient dans une nuit profonde;
Les peuples, tour-à-tour, par l'oubli dévorés,
Sur la terre passoient l'un de l'autre ignorés.
Les grands événemens n'avoient point d'interprètes;
Les débris étoient morts et les tombes muettes:
L'histoire luit, soudain les temps ont reculé;
L'ombre a fui; les tombeaux, les débris ont parlé:
Les générations s'entendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.

Si en lisant l'histoire, nous avons souvent à nous affliger des crimes dont elle offre le tableau;

L'ame sur les vertus qu'aux forfaits elle oppose
Avec plus d'intérêt s'arrête et se repose:
Quand d'un Domitien, d'un Néron, d'un Caïus
La présence nous pèse, ah! combien de Titus
L'image en ce moment nous apparoît plus belle!
Qu'on aime à fuir Tibère auprès de Marc-Aurèle!

La

La terrible immortalité que l'histoire assure aux scélérats est, au gré du Poëte, une punition pour eux.

Oh! que les opprimés embrassent cette idée!
Comme elle consoloit mon ame intimidée,
Dans ces jours de forfaits, où, creusant nos tombeaux,
Un vil tyran sur nous fit régner les bourreaux.
» L'impunité, disois-je, au meurtre en vain s'excite:
» Il est du moins puni lorsqu'il pense à Tacite.

Malheureusement cette idée n'est que poëtique.

Nous ne nous lasserions pas de citer des fragmens des *souvenirs;* mais nous devons encore faire connoître à nos lecteurs les deux poëmes qui les accompagnent, la *Sépulture* et la *Mélancolie.*

Où sont ces vieux tombeaux et ces marbres antiques
Qui des temples sacrés décoroient les portiques?
O forfait! ces brigands, dont la férocité
Viola des prisons l'asile épouvanté,
Coururent, tout sanglans, de nos aïeux célèbres,
Profaner, mutiler les monumens funèbres,
Et commettre, à la voix d'un lâche tribunat,
Sur des cadavres même un autre assassinat.
Gloire, talens, vertus, rien n'arrêta leur rage.
O guerriers généreux, dont le mâle courage
De l'état ébranlé releva le destin,
Vengeurs du nom françois, TURENNE, DU GUESCLIN,
Vous vîtes par leurs mains vos cendres dispersées
Errer au gré des vents, de vos urnes chassées.

La beauté ne put même adoucir leur courroux:
Sévigné, dans la mort tu ressentis leurs coups.
C'en est donc fait, brisant les tombes révérées,
Ils ont désenchanté nos enceintes sacrées.
Nous y cherchons en vain ces marbres inspirans,
Où nos yeux se plaisoient à s'arrêter long-temps.
Où nos coeurs admiroient, épris de leur histoire,
Les dons de la patrie, et les droits de la gloire;
Et sur l'affreuse mort dont tout est dévoré,
Des talens, des vertus le triomphe assuré:
On se sent agrandir au tombeau d'un grand homme!
Les arts m'en sont garans; des morts que l'on renomme,
Dans le bronze vivant, dans le marbre animé,
Ils rendront tous les traits à l'univers charmé:
Mais ce n'est point assez pour le coeur qui les aime,
Leurs images hélas ne seront point eux-même!
C'est eux, c'est leurs debris que nous voulons trouver;
Au pied de leurs tombeaux nous aimions à rêver.
Là, du recueillement ressentant tous les charmes,
Nous trouvions à-la-fois des leçons et des larmes.
Il sembloit que du fonds de ces cercueils fameux;
Une voix nous criât: » Illustrez-vous comme eux. «
Voilà l'illusion que nous avons perdue. . . . .

Le poëte s'élève ensuite contre l'indécence des sépultures, telles qu'elles se font aujourd'hui en France:

Par des bras soudoyés un cadavre porté,
Sans cortége, sans deuil, s'avance solitaire.

Il les compare douloureusement aux honneurs qui autrefois accompagnoient l'homme à son dernier asile:

Autrefois l'amitié, la nature et l'amour,

Accompagnant sa cendre à ce dernier séjour,
Lui portoient en tribut leur douleur consolante. etc.

On voit par le choix même des sujets et par la manière dont Mr. Legouvé les traite, qu'il se complaît dont les peintures sombres et mélancoliques, et sans doute il nous a donné un des traits les plus marquans de son caractere, dans ces deux vers qui se trouvent au commencement du troisième poëme:

L'homme sensible et tendre, à la vive alégresse
Préfère la langueur d'une douce tristesse.

Il n'y aura aussi que les *hommes sensibles et tendres* qui entendent bien ce que le poëte dit plus bas sur le charme de certaines lectures:

Quel est, en le lisant, l'ouvrage qu'on admire?
L'ouvrage où l'écrivain s'attendrit et soupire!
L'Iliade, d'Hector peignant le dernier jour;
Les vers où de Didon tonne et gémit l'amour;
Les plaintes de Tancrède, et les feux d'Herminie
Héloïse, Werther, Paul et sa Virginie;
Ces tableaux douloureux, ces récits enchanteurs
Que l'on croiroit tracés par les grâces en pleurs.
Ignorant, éclairé, tout mortel les dévore:
La nuit même il les lit; et quelquefois l'Aurore,
En rouvrant le palais de l'orient vermeil,
Le voit le livre en main, oublier le sommeil.
Dans le recueillement son ame est absorbée;
Et sur la page humide une larme est tombée.
Douce larme du coeur, trouble du sentiment;

Qui nais dans l'abandon d'un long enchantement,
Heureux qui te connoît! malheureux qui t'ignore!

Il n'y aura encore que les *hommes sensibles et tendres* qui aiment à suivre l'auteur dans ses promenades, soit qu'il erre dans des forêts dépouillées de leur parure:

Laissez-moi m'enfoncer sous ces bois sans feuillage:
Qu'il m'est doux d'y trouver un roc noir et sauvage,
Qui laissoit la verdure égayer son horreur,
Et, libre de son voile, a repris sa terreur.

Soit qu'il entre dans un cimetière et y médite sur les destinées de l'espèce humaine:

La foule des humains est un foible troupeau
Qu'effroyable pasteur le temps mène au tombeau.
Notre sol n'est formé que de poussière humaine!
. . . .
Voilà de quels pensers les cercueils m'environnent;
Mais loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent
De l'immortalité je sens mieux le besoin,
Quand j'ai pour siége une urne et la mort pour témoin.

Soit enfin que le poëte s'enfonce sous les voûtes ténébreuses et profondes de ces monastères aujourd'hui déserts;

Sépulcres des vivans, où, servant les autels,
Au sein d'un long trépas respiroient les mortels.
. . . . Tous ces réduits austères.
Ont dépouillé leur deuil, leurs chaînes, leurs mystères;
Mais, quoique leurs parvis, leurs autels soient déserts,
Au coeur mélancolique ils restent toujours chers.

L'oeil avide recherche, en ces saints édifices;
Les cellules témoins de tant de sacrifices;
Ces formidables mots, *Néant*, *Eternité*,
Dont s'obscurcit encor le mur épouvanté;
Les voûtes où, d'un Dieu redoutant la sentence,
Le front pâle est courbé, prioit la pénitence;
La fosse, que, docile au plus cruel devoir,
Creusa l'infortuné qu'elle dut recevoir etc.

Tous ces tableaux, si éloquens pour les hommes sensibles et tendres, sont muets pour ceux qui, éprouvant sans cesse le besoin de se fuir eux-mêmes, ne peuvent trouver de plaisirs que dans le tumulte des villes et dans le tourbillon de la société. Les petits poëmes, dont nous venons de donner des fragmens, et qui ne manquent certainement ni d'harmonie, ni d'élégance, ni d'énergie, font autant d'honneur au coeur du poëte qu'à son talent,

---

TABLEAUX DE L'ITALIE; *traduits de l'allemand de M. le Docteur* MEYER, *Chanoine de* HAMBOURG.

Ces tableaux n'ont encore paru ni en allemand, ni en françois; mais l'auteur ayant bien voulu nous en adresser des fragmens, traduits par son ami M. Bourgoing, nous en donnerons

quelques-uns à nos lecteurs. Il règne dans ces tableaux une très-grande variété, puisqu'ils ont pour objet les gouvernemens, les moeurs, les hommes, les arts et les sciences, les monumens de l'antiquité, les chef-d'oeuvres de l'art et les beautés de la nature. Nous en choisirons dans différens genres, que nous donnerons successivement. Gênés aujourd'hui par l'abondance des matières, nous sommes forcés de nous borner pour ce cahier au morceau suivant sur la cascade de Vélino, et de réserver pour le mois prochain un article intéressant sur des artistes allemands qui résident à Rome.

La Cascade de Vélino à Terni.

„ Dans l'ancien monde les cataractes sont d'une hauteur plus considérable que celle de *Vélino* près Terni; d'autres peuvent être plus larges et plus abondantes. Aucune ne réunit au même degré que ce Niagara de l'Italie, l'élévation, l'abondance des eaux, le pittoresque du pays circonvoisin. — Le chemin étroit et rocailleux de Terni, à la cascade même de Vélino, commence à offrir un grand nombre de beaux points de vue, tant du côté de la montagne, dont les bois et les rochers nus se partagent la surface, que du côté de la vallée resserrée, où coule la Néra, qui, après s'être

grossie d'un torrent élancé des flancs de la montagne, précipite son cours à travers les plants d'oliviers, de figuiers et d'orangers. Jamais l'art n'a offert à la nature, seule source des beautés vraies et des majestueuses conceptions, plus de moyens qu'en cet endroit de développer les scènes les plus riches et les plus sublimes. Du côté par où l'on arrive au sommet de cette montagne, le *Vélino* précipitoit autrefois ses abondantes eaux dans la vallée où est situé *Terni*, alors connu sous le nom d'*Interamna*; et il causoit des débordemens fréquens et dangereux à cette ville et au pays qui l'environne. Le Consul Marcus Curius le détourna du lac *delle Marmore*, où ses eaux se réunissoient, lui forma le lit qu'il occupe et fit éclater au sommet d'une montagne la muraille de roc qui le séparoit de la vallée de la Néra dans laquelle il se précipite à présent. Ce fut dans le cinquième siècle de la fondation de Rome que le Vélino fut ainsi détourné. On voit encore immédiatement en avant de la chute les traces de ces efforts de l'art. C'est là que le torrent se précipite de la hauteur du lac *Marmora* par un canal étroit creusé dans le rocher. Sa rapidité est telle que les pierres qu'on y jette sont soutenues sur sa surface, et sans couler à fond, s'élancent dans le précipice. C'est de là que lui vient le nom *de la Fuga*.

On parvient par un passage étroit sur le côté du roc, d'où l'on voit sur sa droite le torrent tomber avec fracas; et l'oeil le suit jusqu'à sa chute. C'est en vain que la peinture tenteroit de rendre de pareilles scènes, dont le mouvement et la vie font l'essence. J'ai vu plusieurs tableaux, où des mains habiles avoient essayé de fixer sur la toile les merveilles de cette cascade. Tout leur art n'avoit rien enfanté que de froid et d'inanimé, comparé avec la nature elle-même.“

„ De quelque point que l'on regarde la cataracte de *Vélino*, de côté, d'en haut, d'en bas, par-tout elle offre l'image de la sublimité majestueuse, de cette force qui subjugue tout; partout elle est également grande et pompeuse. Descend-on d'une trentaine de pas sur le flanc de la cascade pour atteindre un angle saillant de la montagne, on voit l'onde écumante se détacher du rocher avec le fracas du tonnerre et dessiner dans sa chute effrayante une immense arcade. Sur la poussière humide, qui, comme un brouillard, enveloppe au loin cette vaste colonne d'eau, les rayons brisés du soleil déploient toutes les nuances de l'arc-en-ciél dont l'éclat est rehaussé par la fraîche verdure du feuillage, qui décore la montagne, et par l'écume argentée du torrent. Il se précipite au fond d'un bassin immense de pierre,

rebondit du sein de l'abyme, fait rejaillir ses flots bouillonnans, et dans cette enceinte hérissée d'énormes quartiers de rochers qu'y entraîna la violence du torrent, forme mille autres petites cascades. Réunies, elles s'écoulent dans la Néra qui le long de la vallée traîne paisiblement le tribut de ses ondes, et elles les transforment en un torrent qui, avec une violence inexprimable, poursuit son cours du côté de Terni. Le tonnerre, dont les éclats même les plus terribles ne produisent dans l'air qu'un ébranlement passager, ne peut être comparé à ce bruit continuel de la cataracte, à ce fracas épouvantable que redouble encore la répercussion des montagnes opposées. Ce spectacle magnifique, de la cascade en elle-même et des monts qui lui servent de remparts, ce grand caractère de la nature opposé au gracieux paysage formé par ces bosquets de figuiers, d'oliviers, d'orangers, le vallon où la Néra mugit en son cours, tout cet ensemble merveilleux produit un effet unique en son espèce, réveille un sentiment profond, sublime, pour lequel la langue manque d'expressions. Je ne sache pas que l'élévation de la cascade ait jamais été mesurée exactement. Les difficultés locales semblent s'y opposer: mais au défaut de moyens plus certains que l'art ne peut

employer, l'oeil en évalue la hauteur environ à 300 pieds. *)"

„ Mais comment expliquer le silence absolu des anciens géographes et des poëtes sur cette cascade? Peut-être qu'à son origine et dans les premiers siècles de notre ère, son peu d'importance n'a que foiblement éveillé l'attention; peut-être n'est-ce que par la suite que de nouvelles eaux donnant plus d'étendue à ce canal l'ont portée à ce degré de grandeur et de beauté sublime qui excite notre admiration; car, c'est en vain que suivant la méthode des commentateurs, on s'efforce de trouver la peinture de cette contrée et de la cascade elle-même dans le passage suivant de l'*Enéïde* Liv. VII, vers 563 et suivans:

Est locus in medio sub montibus altis
Nobilis, est fama multis memoralis in oris
Amsancti valles. *Densis hunc frontibus atrum*
Urget utrimque latus nemoris, medioque fragosus.
Dat sonitum saxis et torto vortice torrens
Hîc specus horrendum, et saevi spiracula ditis
Monstrantur, rup oque ingens Acheronte vorago
Pestiferas aperit fauces: . . .

C'est par ces soupiraux de Pluton, d'où s'exhalent des vapeurs horribles, empoisonnées,

*) D'autres voyageurs ne la portent qu'à 200 pieds.

quele Poëte fait descendre aux enfers la Furie, Alecto. Exceptéle v.

„ medioque fragosus
„ Dat sonitum saxis et torto vortice torrens "

qui peut indiquer tout autre torrent sans désigner précisément une cataracte de cette étendue, la description du poëte n'a pas un seul trait qui puisse s'appliquer au local de la cascade de Vélino; tandis qu'elle paroît cadrer parfaitement, d'après l'opinion des voyageurs, avec une autre contrée plus enfoncée dans l'Italie, un des cantons de la Principauté citérieure du Royaume de Naples. Entre les montagnes élevées de l'Apennin, près de la petite ville de *Fricenti*, est une vallée étroite que forment des collines rembrunies par d'épais ombrages. Le fond de cette vallée est sec et pierreux. Du sein d'une mare limoneuse jaillit avec violence et commé repoussée par des vents souterrains une colonne d'eau qui retombe en tournoyant dans le goufre qui l'engloutit. Les vapeurs méphitiques qui s'en élèvent répandent à l'entour une odeur fétide. Cette contrée des anciens *Hirpini* s'appeloit autrefois la vallée d'*Amsanctus*. On avoit bâti un temple à la vieille déesse *Mephitis* sur les sombres rives de cet étang, qui s'appelle encore le lac *Mofetta*, nom que portent plusieurs autres lacs, plusieurs cavernes

dans cette Italie, si féconde en feux souterrains; et ce sont là ces *soupiraux de Pluton* qui exhalent des vapeurs sulfureuses. "

DIALOGUE *entre* CROMWEL *et* ROBERSPIERRE *aux enfers.*

ROBERSPIERRE.

Etes-vous ce grand homme, qui êtes parvenu à vous asseoir sur le trône d'Angleterre, après avoir fait couper la tête au roi?

CROMWEL.

Oui, je suis *Olivier Cromwel.*

ROBERSPIERRE.

Ah! j'en suis enchanté. Depuis que je suis arrivé ici, je vous cherche. La grande ressemblance de nos destinées, la conformité de nos projets, de nos moyens, de nos talens, nous porte à nous rapprocher et à nous rappeler ensemble les grands événemens dont nous avons été les ressorts.

CROMWEL.

Et qui êtes-vous pour me parler ainsi? vous avez une mine bien commune.

ROBERSPIERRE.

Mon nom vous paroîtra peut-être plus distingué. Je suis *Maximilien Roberspierre.*

CROMWEL.

S'il est ainsi, vous êtes une des ombres les plus viles qu'on rencontre dans les enfers; et vous êtes bien osé de venir vous comparer à moi.

ROBERSPIERRE.

Citoyen Protecteur! vous n'êtes pas poli.

CROMWEL.

Je suis poli comme un Anglois de mon temps. Mais vous, vous êtes bien chatouilleux pour un républicain, pour un zélateur de l'égalité.

ROBERSPIERRE.

Zélateur de l'égalité, oui, pour tout ce qui étoit au-dessus de moi d'abord, et ensuite pour tout ce qui a été au-dessous; mais je mourois d'envie de n'avoir aucun égal, et de marcher sur vos traces. Nous avions commencé tous deux assez obscurément, vous par la faveur de l'archevêque Williams, et moi par les bontés de l'évêque d'Arras. Cela me donnoit des espérances.

CROMWEL.

Cette conformité est assez mince; et je ne crois pas que la ressemblance ait été plus loin.

ROBERSPIERRE.

Comment! vous ne lisez donc pas les journaux? N'ai-je pas, comme vous, fait déclarer

un grand royaume république? n'ai-je pas fait décapiter un roi? n'ai-je pas siégé parmi ses juges! n'ai-je pas eu mes *Jacobins*, comme vous aviez vos *Agitateurs*? mon *comité de salut public*, comme vous votre *conseil d'état*? n'ai-je pas régné enfin, n'ai-je pas fait tout trembler, comme vous?

CROMWEL.

Non; vous n'avez rien fait comme moi; et ce qui le prouve clairement, c'est que vous êtes ici. Si vous m'eussiez ressemblé vous seriez encore là-haut; on vous eût appelé *Altesse* comme moi; les princes de l'Europe vous eussent envoyé des ambassadeurs, et traité avec vous. J'ai gouverné paisiblement jusqu'à ma mort naturelle, j'ai refusé le titre de roi qu'on m'avoit décerné, j'ai fait respecter ma nation au dehors, et je l'ai fait prospérer au dedans. Vous avez rendu la vôtre l'exécration du monde, en la rendant la plus infortunée. Et dès qu'on a eu le courage de vous frapper, vous êtes tombé comme la statue aux pieds d'argile.

ROBERSPIERRE.

Vous êtes toujours heureux en citations de la bible, Mylord. Mais vous conviendrez que ce sont de ces petits accidens qui arrivent parfois dans notre métier. C'est malheur, et non mal jouer. Vous-même n'avez-vous pas couru un risque tout pareil, quand après le siége de

Colchester vous vintes imprudemment vous présenter sans escorte au Parlement qui vouloit vous faire arrêter? convenez que c'est votre heureuse étoile qui vous tira de ce pas critique.

CROMWEL.

Non: ce ne fut point mon étoile: ce fut mon talent supérieur pour la parole, que vous n'avez jamais eu. J'entrai seul au milieu de gens irrités contre moi, et qui ne différèrent de m'arrêter que pour m'entendre. Je parlai, et je les subjuguai tous; en sortant j'étois leur héros, et ces fiers parlementaires me conduisirent chapeau bas jusqu'à porte.

ROBERSPIERRE.

J'ai fait mieux que cela dans mon assemblée. J'ai fait emprisonner tous ceux qui vouloient me contredire.

CROMWEL.

Mieux que cela? Vous oubliez donc que je cassai d'un mot ce parlement qui m'embarrassoit et que j'emportai la clef de la salle dans ma poche? Vous auriez eu bonne grâce, à faire évacuer et à fermer la salle de la *Convention*!

ROBERSPIERRE.

Je l'aurois fait avec le temps.

CROMWEL.

Jamais! Et voulez-vous savoir pourquoi? C'est que vous n'étiez qu'un petit populacier,

un intrigant des halles, un déclamateur de tribune. Moi j'étois le plus grand capitaine de mon siècle, le soldat le plus intrépide de l'Angleterre; mon génie me soumit d'abord l'armée et avec l'armée dont j'étois l'idole, je fis tout ce que je voulus. Vous avez osé mettre au pair vos *Jacobins*, et mes *Agitateurs*? Quelle différence! vos *Jacobins* étoient d'obscurs assassins, mes *Agitateurs* étoient les plus braves officiers de l'armée. Que ne parliez-vous aussi de mon régiment des *frères rouges*, qui me suivoient par-tout? Les excellens compagnons! rangés, sages, dévots, l'exemple de l'armée; des lions quand il s'agissoit de se battre. Voilà les gens qui fondent une domination; c'est avec des *frères rouges* qu'on parvient à quelque chose, et point avec des *Jacobins*.

ROBERSPIERRE.

Vous avez beau dire, ma *guillotine* valoit bien vos armées, et inspiroit autant de terreur.

CROMWEL.

Fi donc! taisez-vous bourreau. Si je faisois couler du sang, c'étoit à la pointe de mon épée et en exposant tout le mien; en me jetant, moi treizième dans *Hull* assiégée que je sauvai par des prodiges de valeur, en gagnant la bataille de *Preston*, où j'anéantis toute une armée d'Ecossois; celle de *Naesby*, celle de

Saint

Saint Neds, où j'eus cinq chevaux tués sous moi, celle plus terrible encore de *Dunbar* et de *Worcester*, qui décidèrent de la fortune de *Charles II*. En prenant cinquante forteresses, où je montois toujours le premier sur la brêche. On ne m'en aimoit pas davantage, mais on m'estimoit ; la terreur que j'inspirois étoit noble. Vous étiez couvert du mépris et de l'exécration de tous ceux que vous faisiez trembler.

ROBERSPIERRE.

Vous en avez fait autant que moi dans l'occasion. *Charles I* n'est-il pas mort sur un échafaud comme *Louis XVI*?

CROMWEL.

Au moins avois-je fait voir à *Charles I* que je ne le craignois pas; je l'avois vaincu souvent avec honneur, et quand je l'ai fait mourir, j'étois tout près du trône, lui seul me faisoit encore obstacle, et je le sacrifiai à regret; mais il ne me restoit plus d'autre parti à prendre. Combien d'empereurs et de rois en ont usé ainsi sur leurs plus proches parens, avec moins de raisons, et plus de barbarie que *Cromwel*? *Jeanne Gray*, *Marie Stuart*, ont péri comme *Charles*; et *Elisabeth* fut encore plus coupable que moi, parce que son action étoit plus inutile que la mienne. Enfin la

mort de *Charles* étoit le coup décisif; son échafaud fut pour moi le marchepied du trône. Mais à quoi vous a servi la mort de l'innocent *Louis XVI?* à ajouter un crime de plus à tous ceux de votre vie; et comme le prince des ténèbres, à faire le mal pour le mal.

ROBERSPIERRE.

Vous disculpez le supplice de *Charles*; mais que me diriez-vous de celui du comte de *Holland* et de tant d'autres?

CROMWEL.

Holland m'avoit enlevé ma maîtresse; tout homme est foible, et je me vengeai; quant aux autres, dont le nombre en toute ma vie n'est pas égal à celui de vos victimes dans un seul jour, on sait assez, que je n'ai jamais fait tomber une tête que dans la plus haute nécessité.

ROBERSPIERRE.

Cependant on me compare hautement à vous sur la terre.

CROMWEL.

C'est que sur la terre on a toujours la manie des comparaisons; et que la plupart de ceux qui vous assimilent à moi, ne me connoissent que de nom. Voilà comment les idées fausses font fortune. Et cependant l'Angleterre a pu céder sans honte, après de longues années de débats, à l'ascendant supérieur de *Cromwel.*

La France, au contraire, n'effacera jamais l'ignominie que votre domination a répandue sur elle.

ROBERSPIERRE.

Pourtant je cherchois à vous imiter en tout. Vous avez affecté de la dévotion, j'en voulus faire de même; et comme les Parisiens ne croyoient plus guères à leur ancienne religion, j'en inventai une nouvelle, et je fis pour mon *Etre suprême* toutes les grimaces que vous faisiez pour le *Seigneur* ou pour *l'Esprit saint.*

CROMWEL.

Encore une sottise de plus que vous avez faite. Je me suis habilement servi du fanatisme des diverses sectes que j'avois trouvé établies; j'ai flatté la manie superstitieuse de mes contemporains; mais votre siècle avoit un autre génie; ce n'étoit plus le temps des sectes religieuses; vous n'aviez pas d'ailleurs assez de talens pour en fonder une, et votre culte de *l'Etre suprême* n'a servi qu'à vous rendre plus ridicule encore que vous n'étiez.

ROBERSPIERRE.

Vous avez beau chercher à rabaisser ma gloire, il est certain que si j'eusse vécu plus longtemps, j'aurois été le *Cromwel* de la France.

CROMWEL.

Vous n'eussiez jamais été que l'avocat *Roberspierre.* Encore une fois il vous manquoit

l'ame des coups d'état, ce qui porte et soutient les ambitieux, une bonne armée. Vous étiez un insigne poltron; votre nom étoit à peine connu des troupes qui combattoient aux frontières, et votre mort n'y a pas dérangé la marche d'une patrouille. Croyez-vous, si vous eussiez voulu tout de bon devenir un *Protecteur*, que tant de braves généraux l'eussent souffert? tout cela pouvoit durer un moment pendant l'éloignement des armées, et l'ignorance où on les retenoit, mais leur indignation vous eût anéanti à leur retour.

ROBERSPIERRE.

Quoi, je ne m'étois pas assuré d'assez puissans moyens pour régner sur la France?

CROMWEL.

Non sans doute; et si jamais la France a un *Cromwel*, ce ne sera qu'un général d'armée, grand capitaine, homme d'état, orateur, et heureux par dessus tout.

ROBERSPIERRE.

Et qui donc sera cet heureux? Car il faut bien que tout cela finisse par un maître, comme on dit.

CROMWEL.

Le temps nous l'apprendra; mais les choses ne peuvent aller si vîte; mon élévation fut l'ouvrage de vingt-cinq années de troubles et dintrigues.

ROBERSPIERRE.

Quels sont ces deux morts que je vois en conférence? leur physionomie me revient beaucoup.

CROMWEL.

C'est *Jean de Leyde*, et *Cartouche.*

ROBERSPIERRE.

Je vais les aborder... Adieu Mylord.

CROMWEL.

Et moi, je vois venir *Jules César* et *Périclés.* Je vais m'entretenir avec eux.

V****.

FABLES *de J. Valentin* ANDREAE.

Cet auteur naquit en 1586 à *Waiblingen* dans le pays de *Wurtemberg.* Il étoit petit-fils de *Jacob Andreae* théologien célèbre dans la religion luthérienne. Il fut lui-même ecclésiastique, et remplit plusieurs dignités de cet état. En 1619, étant Curé de *Calw,* il fit imprimer un petit ouvrage latin intitulé *Mythologia christiana.* C'est là que se trouvent les deux *fables* ou allégories suivantes.

Quand on se rappelle l'histoire de ces temps, on juge à-peu-près dans quelle intention *Valentin Andreae* les a écrites, et à quoi elles pouvoient avoir rapport.

En se rappelant ce qui s'est passé de nos jours sous Roberspierre et consorts, on les lira peut-être encore avec intérêt. Les passions humaines produisent presque

toujours au fond les mêmes effets; il n'y a que les formes et les noms qui changent.

I.

La Raison d'état.

On voyoit changer tous les jours l'administration de l'état; on s'en étonnoit sans oser rien blâmer; et cependant on avoit peine à comprendre que les lois et les coutumes de nos pères fussent tellement imparfaites qu'il fallut tout-à-coup en créer de nouvelles, et nous faire subir une transformation totale.

Enfin il fut connu qu'une nouvelle forme de gouvernement avoit été adoptée, qu'on l'appeloit *Raison d'état*, et qu'elle avoit pour maxime: Qu'il est permis à ceux qui gouvernent, d'enfreindre tous droits divins et humains, et qu'ils ne sont tenus à respecter ni sermens, ni pudeur, ni conscience, pourvu qu'ils réussissent à consolider l'état et à l'agrandir.

Le peuple épouvanté d'une audace aussi détestable, ne savoit plus comment il devoit se conduire. Ignorant absolument ce qui seroit juste ou injuste d'après les décrets variables de la *Raison d'état*, il étoit sans cesse exposé à la punition, et chacun souffrait dans sa personne ou dans ses biens.

Le gouvernement alloit toujours son train, et chaque jour voyoit éclore un nouveau dé-

cret, anéantissant la loi de la veille. Enfin un sage, instruit du droit divin, adressa à ses concitoyens ces paroles consolantes: „Prenez „ courage, amis, il est dans l'univers une *Raison d'état* suprême qui sait faire trembler „ et rentrer dans le néant, lorsque son heure „ est venue, toute *Raison d'état* injuste et tyrannique. "

II.

La dissimulation nécessaire.

De savans Astronomes avoient prévu qu'une certaine constellation seroit funeste à leur patrie et qu'elle y causeroit un dérangement général dans les esprits. Ils s'absentèrent avant ce jour fatal, et tâchèrent de conserver ainsi leur bon sens; se flattant qu'ensuite ils pourroient venir à bout de rendre la raison à leurs malheureux concitoyens. La maligne influence ne manqua pas d'opérer. Les sages revinrent, et firent tous leurs efforts pour engager leurs frères à reprendre les moeurs, les habillemens, les études, en un mot toutes les coutumes raisonnables qu'ils avoient eues précédemment. Ce fut en vain: on s'éleva contre cette proposition avec tant de fureur, que les sages ne purent sauver leur vie qu'à condition de se conformer avec

la plus scrupuleuse exactitude aux nouveaux usages adoptés par les fous.

Depuis ce moment les Astronomes dissimulèrent leur sagesse, et ne parlèrent plus raison, qu'entre eux et très-secrétement. D'ailleurs ils approuvoient, applaudissoient, bavardoient comme les autres, lorsqu'ils se trouvoient en public. Ils se soumettoient aux plus insensés, feignoient de les considérer comme les colonnes de l'état, et ne manquoient pas de louer avec emphase toutes leurs actions, quelque extravagantes qu'elles fussent! Hélas! c'étoit pour eux une nécessité.

R.

Coup-d'oeil *sur la Session du Parlement britannique.* *)

Close le Vendredi, 29 Juin, 1798.

La Session du Parlement venant d'être close, l'on va examiner, en se reportant aux circonstances dans lesquelles elle s'ouvrit, les principales mesures qui ont été adoptées pendant sa tenue, et comparer l'état présent des affaires publiques, ainsi que leur perspective actuelle, avec

*) Cet article est traduit d'un papier anglois intitulé: L'*Anti-jacobin.*

celle qui se présentoit lors de son ouverture. Le résultat est vraiment encourageant et fait pour animer tous ceux qui sont sensibles à la sécurité et à la gloire de leur pays.

Avant la révolution du 4 septembre, on avoit conçu de fortes espérances du rétablissement de la paix, et même il y avoit apparence que l'esprit général et le système intérieur du gouvernement françois étoient améliorés au point de pouvoir présenter au moins un intervalle de tranquillité à l'Europe. A cette époque trop mémorable, toutes ces espérances s'évanouirent en un instant. — Après cinq années d'une guerre, dans laquelle nos efforts et nos dépenses ont été sans exemple dans aucun temps antérieur, nous nous sommes trouvés forcés de continuer cette guerre avec un ennemi qui annonçoit ne vouloir rien moins que notre anéantissement final — qui ne calculoit point les ressources, et ne faisoit aucun cas du sang de ses sujets ; et étoit prêt à exposer même sa propre existence, pour la moindre chance possible de frapper un coup mortel sur la nôtre.

Nous avions jusques-là soutenu cette lutte par les secours que nous avions tirés d'un commerce florissant, d'une industrie non troublée et heureusement protégée, et de l'accumulation continue d'un Capital actif et productif.

L'ennemi avoit, à la même époque, diminué

sa population par millions, anéanti son commerce, sa navigation, et ses manufactures, sacrifié et absorbé peut-être une moitié de la masse de la richesse publique de son pays. Ayant dépassé depuis long-temps les bornes qui, selon toutes les probabilités morales, doivent limiter les efforts d'une nation, il n'en étoit devenu, sous la conduite d'un despotisme infatigable, que plus formidable à ses voisins. Au milieu de la foiblesse et de la misère intérieure, la continuation des mêmes efforts gigantesques et convulsifs n'étoit plus qu'une aggravation de maux comparativement légers, car ces maux étoient déjà si grands et si habituels, qu'à peine leur accroissement ultérieur étoit-il sensible.

. . . .

L'ennemi paroissoit décidé à employer tout ce qui lui restoit de forces, contre l'empire britannique et il y avoit trois bases distinctes sur lesquelles il déclaroit lui-même fonder ses principales espérances de succès.

La première de ces bases de son espoir, et qu'il avoit la présomption de croire pouvoir par elle-même nous forcer de nous rendre à discrétion, étoit l'expectative de la ruine totale de nos finances, et de la chute du crédit public.

La seconde, étoit le projet si vanté de l'invasion de cette île elle-même, celui d'effec-

tuer une révolution dans le pays, et de dicter les conditions de paix sur les rives de la *Tamise.*

La troisième, étoit l'appui à donner à une rébellion en Irlande; la séparation de ce pays d'avec la Grande-Bretagne, et l'établissement d'une république jacobine irlandoise sous les auspices de la France.

Nous allons tracer rapidement ce qui s'est passé relativement à chacun de ces trois points.

L'espoir de la ruine de nos finances provenoit principalement de l'accumulation immense de la dette; — de la difficulté supposée de faire de nouveaux emprunts; — du bas prix des fonds; — du fardeau des taxes additionnelles; et de la persuasion où l'on étoit en France, que lorsque les ressources accoutumées seroient épuisées, ainsi qu'on le croyoit, nous ne trouverions plus de moyens de payer les dépenses de la guerre. Quelque exagéré que fût cet aperçu, il n'étoit cependant pas tout-à-fait chimérique. On ne pouvoit pas, même avec un esprit calme et impartial, contempler sans sollicitude la difficulté réelle de notre situation. Mais, grâces à la vigueur du gouvernement, à la fermeté et à la sagesse du parlement, au bon sens et au bon esprit de la nation! nous avons maintenant le plaisir de voir que cette difficulté a été abordée et vaincue.

Une des premières mesures de la Session, a été d'assurer, avec toute l'exactitude qu'il étoit possible d'y mettre d'aussi bonne heure, le montant probable de nos dépenses; l'évaluation qui en a été faite alors, a été vérifiée dans toutes ses parties importantes, excepté pour les préparatifs additionnels qui depuis sont devenus nécessaires; et même ces préparatifs n'en ont pas beaucoup augmenté le montant.

La liquidation complète des arriérés de 1797, et le changement des circonstances de la guerre ont fait voir que les dépenses de cette année seroient de *quatorze à quinze millions* moindres que celles de l'année dernière, et les articles de dépenses étoient alors tellement simplifiés, qu'ils ne permettoient plus de craindre d'augmentation considérable. Cependant la somme nécessaire à trouver étoit encore assez considérable pour que l'on ne pût pas évidemment y fournir par un emprunt à la manière accoutumée sans faire encore tomber les fonds, et sans causer une accumulation de taxes permanentes qui auroit fait un très-grand mal. La somme totale à lever n'étoit pas moindre que *vingt-huit millions.* Tout le monde se rappelle la manière dont cet objet a été rempli, et c'est en même temps la plus forte preuve tant de la puissance intrinsèque et réelle que du zèle et de l'esprit du pays.

L'esquisse du plan, tel qu'il fut présenté

originairement, fut de ne lever par la voie d'un emprunt ordinaire qu'une somme égale à la proportion de dette ancienne que la caisse d'amortissement rembourseroit dans le même terme. — Le reste devoit être fourni, soit par des fonds levés *dans l'année*, soit par un emprunt, dont le capital dût être acquitté dans un temps court et limité, par des taxes extraordinaires et momentanées. Aussi long-temps que l'on suivra un système semblable, la fin d'une année, même d'une année de guerre, ne pourra jamais laisser ce pays-ci soumis à un plus grand fardeau permanent, soit de *dettes*, soit de *taxes*, qu'au commencement de la même année; et tandis qu'on pourra trouver des ressources pour exécuter ce plan-là, et aussi long-temps que le fonds d'amortissement sera inaliénablement appliqué à l'extinction de la dette ancienne, le crédit public du pays sera à l'abri de toute attaque.

Quant à la portion de subsides qu'il a été projeté de lever dans l'année, il a été avancé par la banque une somme de *trois millions*, au moyen de ces mêmes fonds qu'elle a ajoutés à son capital, malgré les prédictions sinistres de l'année dernière, par les suites d'une mesure que l'on croyoit alors devoir être funeste à son crédit et à son existence. Il est maintenant clair, à n'en pouvoir douter, que l'ordre du 26 février 1797, a privé l'ennemi d'un de ses princi-

paux moyens de troubler le crédit public, — -qu'il a procuré de nouvelles facilités au commerce, au lieu de l'arrêter et de le limiter, et qu'il a donné à la Banque les moyens de fournir au gouvernement, pendant la guerre, des secours qu'elle n'auroit pas hasardé de lui fournir sans cela.

La mesure qui a été proposée ensuite, et celle, qui a été la plus contestée, a été la levée d'une contribution générale, d'après le plan le plus étendu qu'on ait pu imaginer, sur tous ceux qui payent quelques-unes des taxes directes (*Assessed taxes*); avec une restriction qui pourvoit à ce que la somme requise de chaque individu n'excède pas le dixième de son revenu. — On ne reprendra point ici la discussion détaillée de cette mesure. Après toutes les tentatives qui ont été faites pour décrier ce projet, l'expérience a déjà fait voir (ce que nous crumes dans le temps suffisamment prouvé par la raison); que les objections que l'on y faisoit n'étoient fondées que sur des préjugés ou sur l'erreur. Ce qu'on doit le plus regretter, c'est que cette contribution ne s'étende pas aussi universellement et aussi également qu'on devroit le désirer, sur toutes les personnes possédant un revenu quelconque; et que les modifications qui ont été crues nécessaires pour lever des obstacles partiels et particuliers, en diminuent sensiblement le produit, tel qu'il avoit d'abord été évalué: cependant, c'est toujours le *premier* pas qui

ait encore été fait vers cette mesure, la plus utile et la plus efficace de toutes, une contribution générale sur toutes les classes en proportion de leur revenu respectif. C'est le seul plan praticable de cette espèce, qui ait jamais été proposé. Tout défectueux qu'il est, il embrasse pourtant une grande majorité de la partie riche des habitans, et pourvoit aux exemptions les plus favorables pour les classes les plus pauvres. On a pris toutes les précautions pour que cette contribution fût distribuée aussi équitablement que le cas le permettroit; l'on a ainsi posé les fondemens d'un système qui pourra encore, de nos jours, si la guerre continue, être étendu et perfectionné; et qui, à tout événement, présentera un exemple que nous espérons que la nation aura assez de vertu et d'énergie pour suivre, dans les luttes ultérieures où elle pourroit se trouver engagée.

Il y a deux autres articles principaux dans les voies et moyens de cette année, qui compenseront le déficit qui pourra se trouver dans le produit de la nouvelle imposition, et qui servent l'un et l'autre à donner à l'Europe et au monde, une opinion juste et grande du caractère réel et de la situation de ce pays-ci. — Au moment même où on lève dans l'espace d'un an, de la manière sans exemple que l'on vient de voir, une somme de *quatre à cinq millions* par une loi de

rigueur, le zèle volontaire et la libéralité des individus y ont déjà ajouté une somme qui s'élève certainement au-dessus *d'un million* et *demi*, et qui probablement approchera de *deux millions Sterling*.

Considérée comme ressource pécuniaire réelle, cette offrande libre et volontaire d'un peuple reconnoissant et satisfait, peut être mise dans la balance avec une année de pillage des armées révolutionnaires de France. Mais si elle est d'un grand poids par la somme à laquelle elle s'élève, quel prix n'a-t-elle pas par son principe, comme gage d'affection envers le souverain et la constitution; de zèle pour la patrie; de confiance dans le gouvernement; et de résolution pour tous les sacrifices particuliers qu'exigeroit l'intérêt national? — Jamais aucune nation n'exprima ses véritables sentimens d'une manière plus propre à confondre les espérances d'ennemis qui menacent d'attaquer à l'extérieur sa sécurité, et qui essaient de troubler sa tranquillité intérieure.

L'autre article que nous avons indiqué, est la taxe momentanée mise sur notre commerce pour soutenir la guerre, avec le concours zélé et général de toutes les classes de négocians. Une taxe de cette espèce, fondée sur l'accroissement immense de nos exportations et de nos importations, pendant la guerre, sur notre prééminence non contestée dans les principaux marchés

chés étrangers, et sur la protection navale si complétement apportée à ce commerce étendu, témoigne à-la-fois l'ardeur, l'esprit et le bon sens de nos commerçans, l'état inoui de la prospérité de notre commerce au milieu d'une lutte pénible, et la vigilance et l'activité sans exemple de notre défense maritime.

L'effet de ces mesures a été de montrer à-la-fois la puissance, les ressources et la volonté déterminée de l'Angleterre. Elles ont naturellement empêché, pendant les scènes critiques qui se sont passées, toute dépression des fonds publics; et elles ont mis le gouvernement à même de pourvoir complètement aux besoins de l'Etat, par un emprunt de *quinze millions* (dans le temps où l'on disoit tous les moyens d'emprunt épuisés) aux termes les plus favorables qui ayent jamais été obtenus pour le public.

L'attention du parlement ne s'est pas seulement bornée au meilleur mode de lever des subsides pour une seule année. Le plan pour la *Vente de la taxe des terres,* et pour que le produit en soit appliqué à la réduction de la dette nationale, quoique combattu avec véhémence par quelques personnes attachées à leurs opinions particulières, a été adopté avec une approbation générale. Il a été clairement prouvé qu'il ne devoit être suivi d'aucun inconvénient ni pour le public, ni pour les particuliers; et que son opération progressive,

(outre l'avantage pécuniaire qu'elle fournissoit directement au public) auroit la tendance la plus directe à aider et fortifier l'opération du fonds d'amortissement — à diminuer, avec rapidité, comme nous en avons la confiance, le montant de la dette fondée qui est sur la place, à faciliter les emprunts futurs; et à fournir une addition et un accroissement de moyens en cas de continuation de la guerre.

Tandis que nous avons pourvu effectivement aux moyens pécuniaires de soutenir la guerre, les efforts militaires et l'esprit inhérent de la nation ne se sont pas développés avec moins d'évidence en se préparant à combattre et repousser toute entreprise possible de la part de l'ennemi. Certes, on ne peut pas douter que, même avant l'augmentation de nos préparatifs, toute tentative d'invasion sur cette île ne se fût terminée par la ruine et la confusion de ceux qui l'auroient entreprise. Mais en considérant le caractère de notre ennemi, son indifférence pour la vie de ses propres sujets, sa haine invétérée pour ce pays-ci. dont il ne peut voir la prospérité sans fureur; enivré de ses succès sur le continent, incapable de repos, et hors d'état de maintenir ses armées victorieuses dans son intérieur — il y a eu une époque où il n'étoit pas invraisemblable, que ce projet fou et désespéré alloit être tenté. Il ne lui importoit nullement que dans son expédition sur

différens points, les trois quarts de ses forces eussent été détruits ou interceptés pendant le passage, pourvu qu'il y eût eu une chance que le reste effectuât une descente et livrât une partie de ce pays au sac et au pillage, avant que nos forces, (qui alors n'étoient pas prêtes, comme à présent) fussent rassemblées en nombre suffisant pour les repousser. Peut-être aussi que les exagérations fausses et impudentes de quelques incendiaires désespérés qui désirent introduire parmi nous les principes françois, peuvent réellement l'avoir séduit par l'espérance (qu'il avoue au moins avoir conçue et nourrir encore) de trouver des auxiliaires et des confédérés au milieu de ce pays-ci. Mais ces espérances même, vaines et mal fondées comme elles l'étoient, n'existent plus.

La perversité impuissante des malveillans a été découverte et mise au jour. La partie saine des habitans est complètement en garde, et presque chaque individu qui a une propriété est armé pour la défendre; et la fidélité et la loyauté de la grande masse de la nation (que n'ont point corrompue les principes pernicieux propagés avec tant d'industrie), sont aussi manifestes que son courage. Lorsque la menace d'une invasion fut pour la première fois annoncée avec ostentation, l'armée d'*Angleterre* formée, le conquérant de l'Italie nommé pour la commander, et que les divisions

de cette armée commencèrent à être assemblées sur la longue étendue de côtes qui fait face à ce pays, depuis Brest jusqu'au Texel, toute la force armée de ce pays, (non compris la milice supplémentaire et la cavalerie provisoire qui n'étoient pas alors formées en corps) excédoit à peine 100,000 hommes. La force additionnelle qui depuis cette époque a été levée, ou formée et enrégimentée, a augmenté nos moyens de défense d'au moins 150,000 hommes. Plus de la moitié se sont enrôlés volontairement et s'entretiennent sans frais pour l'Etat, et presque tout sont propres à être employés par-tout où il paroît qu'on pourroit nous attaquer. Ce n'est cependant pas tout-à-fait d'après l'état actuel de notre force armée, ni d'après l'étendue de nos préparatifs, quelques grands qu'ils soient, que nous devons calculer notre force et notre sureté. — L'esprit militaire, le zèle public, le juste orgueil national et la confiance ferme et bien fondée, qui se sont emparés de toutes les classes de la société, et qui les animent: voilà véritablement ce qui constitue notre défense; et ce qui, au milieu du découragement et des malheurs d'une si grande partie de l'Europe, a appris à notre présomptueux ennemi, qu'au moins il existe une nation qui ne peut être ni séduite par ses intrigues, ni intimidée par ses menaces, ni subjuguée par sa puissance.

La perspective de l'Irlande, à l'époque dont nous venons de parler, étoit vraiment alarmante; et la crise qui a eu lieu a été inquiétante et terrible. Mais quelque multipliées qu'ayent été les calamités qui sont arrivées à ce pays, et quelque vifs qu'en soient nos regrets, cette épreuve sévère est peut-être devenue sa sureté et son salut. L'état de ce royaume, si arriéré pour les moeurs, la civilisation, et l'industrie (malgré ses progrès rapides durant les vingt dernières années); le caractère volage de ses habitans; cela joint à la circonstance du petit nombre de propriétaires résidans, sur-tout parmi ceux qui lient les hautes et les basses classes de la société, tout tendoit à les rendre propres à recevoir les principes jacobins que des émissaires étrangers et des traîtres du pays s'efforçoient depuis long-temps de répandre. On savoit que les associations *des Irlandois unis*, formées d'après les principes françois, reconnues pour être en correspondance directe avec l'ennemi, rangées sous une direction militaire, et liées par le serment d'extirper tout ce qu'il y avoit de respectable dans le pays, étoient répandues dans toutes les provinces d'Irlande, et que dans plusieurs parties elles s'étendoient avec rapidité. Elles ne présentoient point de grief particulier ou spécial, elles ne tendoient point à la réforme limitée d'abus réels ou prétendus; mais bien à

une séparation absolue de la Grande Bretagne; — au pillage et à la confiscation de toutes les propriétés; à la destruction de la forme entière du gouvernement, et à l'établissement d'une république jacobine sous les auspices de la *France*; et elles attendoient avec ardeur le moment où la coopération des forces françoises les mettroit en état de faire des efforts vigoureux et combinés pour l'exécution de leurs desseins. — Heureusement qu'avant que cette coopération ait été tentée, des découvertes inattendues ont fait saisir quelques-uns de leurs principaux chefs, et ont hâté l'explosion du complot. — Certes, le combat a été terrible; et quelque décisifs qu'ayent été les succès obtenus contre la force principale des rebelles, nous pouvons à peine prononcer qu'il soit fini. Mais nous en voyons assez, pour regarder comme une circonstance de la première importance pour l'empire, que la crise n'ait point été retardée; et les événemens qui l'ont suivie nous donnent des motifs de courage et de confiance, tels que nous n'en avions pas eu auparavant.

Quelque profondément enracinée que fût cette conspiration, et quelle que fût son étendue, nous avons vu que ces moyens de concert et d'union n'étoient pas tels qu'on l'avoit craint, au plus fort de la rebellion. Quoique l'esprit de jacobinisme (toujours prêt à profiter de tous

les prétextes, et d'associer à sa cause des Alliés de la nature la plus opposée), se soit efforcé de combattre sous les bannières *du catholicisme*, et qu'un grand nombre de sujets des basses classes ayent été trompés par cette imposture, cependant nous avons vu que les *Catholiques*, comme tels, n'étoient point unis à cette cause. Au contraire, plusieurs des plus respectables d'entre eux se sont mis honorablement en avant pour la combattre; — par dessus tout, les troupes de toute espèce — milice, corps de fermiers enrégimentés (*yeomanry*) et les volontaires, composés aussi bien de *catholiques* que de *protestans* — ont détruit tous les soupçons que quelques personnes entretenoient injustement contre elles; et par les preuves qu'elles ont données de leur fermeté, de leur valeur et de leur fidélité, elles ont montré que le pays possède des moyens de défense égaux à toutes les difficultés contre lesquelles il peut avoir à lutter.

L'assistance prompte et efficace de l'*Angleterre*, et la promptitude, le zèle et l'ardeur des milices et des *Fencibles* de ce royaume à voler à la défense de leurs co-sujets en Irlande forment, dans l'histoire de ce pays-ci une époque qui peut nous faire considérer la force et la sureté de l'empire britannique, comme augmentées au delà de tout calcul. Et il est impossible de ne pas espérer que cette seule circonstance réveillera dans les

deux pays des sentimens, qui, lorsque la fermentation présente sera calmée, les unira de plus en plus par les liens d'une affection mutuelle.

Nous n'avons considéré jusqu'a présent que ce qui s'est passé par rapport à nos efforts intérieurs. Pour achever le tableau, nous allons tourner un moment nos regards sur nos opérations navales pendant la même époque. Au milieu des menaces et des préparatifs de l'invasion, nous avons vu les principaux ports de la France, de l'Espagne et de la Hollande, dans le même temps bloqués pendant des mois entiers par nos flottes sans oser une seule fois s'y opposer. Au lieu d'avoir la faculté de faire partir une expédition offensive, les ennemis n'ont pas été en état de convoyer des bâtimens et des munitions d'une partie de leur côte à l'autre. A peine une frégate ou un corsaire s'est-il glissé à la dérobée hors d'un de leurs ports, qu'il est tombé entre nos mains. Un des principaux points choisis pour le rassemblement de leurs forces d'envahissement, a été lui-même pour nous l'objet d'une attaque qui a réussi, et leurs préparatifs sur toute la ligne des côtes adjacentes, ont été en conséquence discontinués. Renonçant à l'invasion qu'ils se vantoient d'entreprendre, par les côtes de la Manche, ils ont dirigé leurs grands efforts vers la Méditerranée, et dans cette partie éloignée ils ont préparé une expédition mystérieuse dans

l'espoir qu'ils pourroient agir sans être gênés par notre marine. — L'issue et l'objet de leur entreprise, sont encore incertains: mais nous les voyons déjà trembler sur l'événement. — Ils savent qu'au moment même où ils se croyoient le plus en sureté dans cette partie, et où ils menaçoient les côtes d'Irlande et d'Angleterre, une escadre subitement partie de *l'Irlande* même avec une promptitude, un secret et une énergie incomparables, a mis Lord St. *Vincent* en état d'envoyer dans la Méditerranée une force probablement suffisante pour rendre inutiles leurs efforts si grands et si vantés, et pour ajouter peut-être un nouveau trophée éclatant à la longue série des succès maritimes qui ont élevé ce pays à sa haute prééminence actuelle. Ainsi poursuivis et surpris dans la partie où ils s'y attendoient le moins, le blocus de tous leurs autres ports n'en a pas moins été continué sans relâche, et une nouvelle escadre est déjà sur les côtes d'Irlande pour s'opposer aux forces qui, par quelques circonstances accidentelles, pourroient éluder la vigilance de nos flottes de la Manche, de l'Océan ou de la Méditerranée.

ETABLISSEMENS *de Hambourg et d'Altona pour le soulagement des pauvres.*

Dans nos deux derniers cahiers de l'année 1797, nous avons rendu compte de l'admirable établissement de Hambourg pour le soulagement des pauvres. Cet article a été apprécié comme nous l'avions espéré, et il nous a valu de nombreux remercieméns. Ils sont un motif de plus pour nous de tenir l'engagement que nous avons pris de faire connoître chaque année les progrès de l'établissement. Nous n'avons pour cela qu'à donner un extrait du 23e rapport, publié il y a quelque temps, par les directeurs. Il offre l'état comparatif des recettes et des dépenses de la neuvième année de l'établissement, avec les détails les plus satisfaisans sur les divers articles de dépense, ainsi que sur les moyens mis en usage pour prévenir l'appauvrissement du peuple. Nos lecteurs apprendront avec plaisir que ce rapport est de la même main que la lettre dont nous leur avons donné la traduction à la fin de l'année dernière. *) On en reconnoît l'auteur à l'esprit dans lequel il est rédigé, à la clarté et à la précision qui y règnent, et sur-tout aux vues infiniment sages

*) De M. Voght, conseiller-d'état de Sa Majesté danoise.

dont il est rempli. Il est impossible, par exemple, de n'être pas frappé de la sagacité, avec laquelle l'auteur du rapport découvre, dans la prospérité actuelle de Hambourg, les dangers qui peuvent en résulter à l'avenir pour les basses classes de ses habitans, ainsi que pour l'établissement destiné à soulager les pauvres et à prévenir l'indigence. Le renchérissement des denrées, et des loyers qui, en quelques années, a élevé de moitié en sus le *minimum* de ce dont un pauvre a indispensablement besoin ; le manque d'habitations qui, ayant été converties en magasins, ne reviendront pas à leur destination primitive ; l'accroissement subit et immodéré des profits et des salaires de toute espèce, qui, ressemblant beaucoup aux profits du jeu, n'a pu produire l'effet d'un accroissement modéré et graduel ; l'habitude qu'ont prise les ouvriers de régler leurs dépenses pour le présent et leurs calculs pour l'avenir sur leurs énormes profits du moment ; le luxe qui s'est introduit dans les moyennes classes, dont l'exemple a une si funeste influence sur les classes immédiatement inférieures ; la paresse, la dissipation, l'immoralité qui sont le produit de toutes ces circonstances, tels sont les fâcheux dangers que l'auteur du rapport aperçoit dans la riante prospérité d'aujourd'hui. Ils lui font entrevoir, dans une paix justement et vivement désirée, une époque extrêmement critique

pour l'établissement. „ Ramener, dit-il, par le „ besoin, à l'ordre et à l'application, des hommes „ corrompus, démoralisés et paresseux, remplacer de grands et faciles profits par une nour„ riture qui ne pourra être le prix que d'un „ travail pénible; et faire subsister tant de mé„ nages qui se sont formés dans l'espoir que les „ temps actuels dureroient, tel sera peut-être, „ dans quelques années, le difficile travail que „ nos bienfaiteurs auront à attendre de nous; et „ cela dans un temps où l'aisance diminuant gé„ néralement, les basses classes n'auront plus „ les mêmes travaux, ni les classes moyennes les „ mêmes profits, ni les hautes classes les mêmes „ moyens de fournir par leurs dons à des dépen„ ses si prodigieusement accrues. "

C'est dans le rapport même qu'il faut chercher le développement des idées que nous n'avons fait qu'indiquer sur les dangers que présente pour le peuple de Hambourg la situation actuelle de cette ville, toute brillante qu'elle est. „ D'après „ ce tableau incontestablement fidelle, " ajoute l'auteur du rapport, „ combien ne devrions-nous „ pas nous sentir découragés, si la Providence „ ne nous avoit visiblement favorisés l'année der„ nière, en nous accordant une recette qui a sur„ passé de beaucoup notre attente? — Au lieu „ de pénibles inquiétudes sur le sort qui attend „ notre établissement après sa plus belle pé-

„ riode, nous pouvons avec une joyeuse con-
„ fiance appeler les regards de nos bienfaiteurs
„ sur les comptes de nos recettes et de nos dé-
„ penses, depuis juin 1796, jusqu'en juin 1797.
„ Ils se réjouiront avec nous, et avec nous remer-
„ cieront le Tout-puissant de ce que nous pou-
„ vons ramasser quelques fonds de réserve pour
„ un avenir fâcheux etc. "

Tel est en effet le consolant résultat de l'état comparatif de la recette et de la dépense de l'établissement pendant sa neuvième année. La 1ère a excédé la seconde de deux cent sept mille marks courans (*).

C'est en examinant attentivement les détails que fournit le rapport sur chaque article de dépense qu'on sent toute l'utilité et toute l'excellence de l'établissement. L'effet le plus important, puisqu'il est le véritable but, est la diminution progressive du nombre des pauvres. Au moment où l'établissement se forma, il y avoit à Hambourg 3903 familles qui ne pouvoient se passer de secours: il n'y en a plus aujourd'hui que 2562. Ainsi 1341 familles ont été arrachées à l'indigence, et Hambourg compte deux mille malheureux de moins dans ses murs. Dans le cours de l'année dernière, le nombre des pauvres a baissé de 2681 familles à 2562. Les secours donnés à ces 2562 familles ont coûté

(*) Le mark courant est de 16 schillings, ou sous. Le sou de Hambourg vaut deux sous de France.

199,781 marks, ce qui ne fait pas tout-à-fait 79 marks par famille, et paroît peu cher au premier aperçu; mais l'année précédente il n'en avoit coûté que 71 marks par famille; et dans la cinquième année de l'établissement environ 50 marks avoient suffi.

En soulageant d'une main les habitans qui sont actuellement dans l'indigence, les directeurs secourent de l'autre ceux qui sont menacés de tomber dans ce triste état. La commission qui en est chargée recherche avec soin toutes les causes d'appauvrissement, et s'occupe sans interruption de prévenir toutes celles qui sont de nature à céder aux efforts d'une bienfaisance active et éclairée. „ Parmi ces causes, une des „ premières, des plus ordinaires et des plus in„ nocentes est un nombre d'enfans que les pa„ rens ou les veuves ne sont pas en état de „ nourrir. Cette cause n'existe plus aujourd'hui, „ car l'établissement va au devant de l'embarras „ des parens chargés d'une famille trop nom„ breuse, des inquiétudes d'une mère qui étoit „ au moment de vendre le peu de meubles, le „ peu d'habits qui lui restoient pour donner du „ pain à des enfans pressés par la faim. On „ nourrit, on habille, on élève ces enfans; on „ s'occupe d'eux avec un soin particulier, et „ on en fait des hommes plus utiles que ne pou„ voient l'espérer leurs parens sans ces secours.

„ Libre de ce souci, déchargé de ce fardeau,
„ le père laborieux se consacre joyeusement
„ à un travail qui le nourrit, et qui souvent
„ le met assez bien dans ses affaires pour qu'il
„ puisse reprendre ses enfans à sa charge. —
„ La mère active recommence à se nourrir de son
„ travail et se réjouit des progrès que font ses
„ enfans par les secours prévenans de ses con-
„ citoyens. Enfin la malheureuse même qui
„ s'est laissé séduire, affranchie de sa pénible
„ sollicitude, peut reprendre courage et rentrer
„ dans le sentier de la vertu, que la durée de sa
„ misère lui eût peut-être fermé pour jamais. "

L'instruction que l'établissement fait donner aux enfans des pauvres est encore un des grands moyens qu'il emploie pour prévenir leur misère. On a déjà vu dans nos deux derniers cahiers de l'année dernière comme cette instruction est bien entendue, comme elle est variée, comme elle est propre à faire des hommes vertueux et industrieux. Il y a environ 800 enfans qui reçoivent cette instruction aux frais de l'établissement, et tout compte fait, il en coûte à-peu-près cinq sous par semaine pour chaque enfant.

Toutes les dépenses sont faites avec la même économie; mais la dépense où cette économie est sur-tout remarquable est celle de la nourriture que l'établissément donne aux enfans des pauvres. Cet objet est trop intéressant pour que

nous ne fassions pas connoître ce qu'en dit le rapport.

„ Dans le mois de février de l'année der-
„ nière la commission des écoles annonça à l'éta-
„ blissement que parmi les défauts de l'éducation
„ donnée aux enfans des pauvres, il y en avoit
„ un qu'elle avoit remarqué journellement,
„ sans se croire en état d'y remédier. Les en-
„ fans de nos pauvres étoient très-mal nourris,
„ et si mal que leur santé en souffroit et que
„ l'affoiblissement de leurs forces physiques avoit
„ une funeste influence sur leur moral. "

„ Plusieurs de ces enfans accusoient sans
„ le savoir leur mauvaise nourriture, leur diète
„ irrégulière et rigoureuse, de miner lentement
„ leur existence. C'eût été dès-lors le désir de la
„ commission de pourvoir à la santé de ces mal-
„ heureuses créatures. Des vêtemens suffisans et
„ propres leur faisoient grand bien, mais ne pou-
„ voient rien pour leur santé, s'ils ne prenoient
„ pas une quantité d'alimens sains qui nourrît
„ également toutes les parties de leur corps. "

Des exemples très-affligeans attestoient la mauvaise nourriture d'un grand nombre de pauvres de tout âge, et on ne pouvoit y remédier en leur donnant de plus forts secours; car ils les auroient volontiers employés en liqueurs fortes, ignorant eux-mêmes leurs propres besoins.

„ Il

„ Il étoit impossible de nourrir ces pauvres,
„ tant qu'on ne trouveroit pas une nourriture
„ assez économique pour qu'avec deux sous on
„ pût rassassier chaque individu, assez nour-
„ rissante pour que deux ou trois livres d'ali-
„ mens donnassent au pauvre des forces suffi-
„ santes pour son travail, assez saine pour qu'on
„ n'en eût aucun danger à craindre pour la santé
„ du pauvre, assez agréable au goût pour que le
„ pauvre en fit volontiers usage et y revînt tous les
„ jours au moyen de quelques légers changemens.
„ Il falloit enfin qu'elle fût composée d'ingrédiens
„ que l'on pût avoir en tout temps et qui fussent
„ faciles à préparer. La Commission avoit long-
„ temps douté qu'il fût possible de trouver une,
„ telle nourriture, lorsque la voix publique por-
„ ta son attention sur une espèce de soupe qui
„ étoit le résultat de longues expériences et qui,
„ portée d'Allemagne en Angleterre, y avoit
„ servi à la nourriture générale des pauvres dans
„ l'hiver de 1796."

„ La maison de travail de Munich eut le bon-
„ heur d'être pendant plusieurs années sous l'ins-
„ pection de son fondateur, le Comte de Rum-
„ fort, plus connu des savans sous le nom de
„ Sir Benjamin Thompson (1).— Il tira les
„ plus utiles conséquences d'un fait connu

(*) Nous avons déjà parlé de cet homme recommandable dans le 4eme volume dans ce Journal, pages 263 et 404.

„ depuis long-temps, d'un fait, qu'aucun bou-
„ langer n'ignore, qui est que les matieres fari-
„ neuses, par un certain degré de chaleur et
„ dans un certain temps, consolident une cer-
„ taine quantité d'eau; c'est-à-dire, en font un
„ corps solide qui ne se sépare plus de cette
„ masse. Il combina cette vérité avec quelques
„ nouvelles découvertes chimiques sur la subs-
„ tance de l'eau, et l'appliqua à une mixtion
„ composée d'orge, de gruau, de farine, de
„ pommes de terre et de pois. Cette mixtion
„ cuite long-temps et lentement dans un vase
„ bien fermé, est rendue bonne au goût par
„ un assaisonnement proportionné de sel et de
„ vinaigre, et on lui donne une saveur agréa-
„ ble et variée au moyen de quelques accessoi-
„ res qui sont à bon marché. D'après le prix
„ des vivres et du chauffage, une portion de
„ cette soupe, suffisante pour nourrir un pau-
„ vre, ne devoit pas nous coûter deux sous."

La Commission ayant fait plusieurs expériences qui lui réussirent toutes, il ne lui manquoit que d'avoir le fourneau économique, inventé par le Comte de Rumford, où le feu est tellement enfermé et resserré, qu'une très-petite quantité de combustible suffit pour faire cuire une grande quantité d'alimens. Le Comte de Rumford ayant envoyé un modèle de son fourneau, et la Commission en ayant fait construire qui ont très-bien réussi, il n'a plus été question seulement de faire des

essais, mais on a eu la satisfaction d'alimenter un grand nombre de pauvres avec cette nourriture économique, dont la portion n'est pas revenue à un sou de frais, suivant les détails justificatifs joints au Rapport.

„ Puissent tous nos lecteurs, les riches comme „ les pauvres, (car les épargnes des uns sont les „ espérances des autres) être engagés par ce fait „ bien simple à réfléchir sur l'énorme dissipation „ de bois qui se fait tous les jours dans nos cui-„ sines. Ici 150 livres d'alimens sont cuites pen-„ dant six heures avec trois sous de combustible, „ de sorte que pour la nourriture la plus écono-„ mique, malgré le haut prix auquel le com-„ bustible est élevé, le feu ne coûte pas cinq „ pour cent du prix des alimens. Comparez „ cette proportion avec la consommation des „ maisons particulières. Nous savons que pour „ le pauvre même, lorsqu'il fait cuire ses pom-„ mes de terre de la manière ordinaire, le feu „ revient à 66 pour cent. "

Les grands avantages, qui doivent résulter de la publication d'un moyen aussi économique, ont engagé les Directeurs de l'établissement à annexer au Rapport l'indication de la méthode suivie pour la préparation de la soupe dont ils parlent. Ils invitent tous leurs lecteurs à la répandre le plus qu'il leur sera possible. Nous nous estimons heureux d'avoir quelques moyens pour y concourir, et nous nous empresserons

de faire connoître cette méthode: nous en donnerons la traduction dans notre premier cahier; nous verrons d'ici là et le fourneau économique et la préparation de la soupe; et quoique notre témoignage ne puisse certainement rien ajouter à celui que contient le Rapport, nous serons contens de pouvoir dire à nos lecteurs que nous avons vu.

Cet article est déjà long, mais nous ne saurions le finir sans dire un mot de l'adresse qu'ont publiée depuis peu les Directeurs de l'établissement, pour instruire tous les habitans d'Hambourg qui se nourrissent de leur travail, des secours qu'ils peuvent obtenir, lorsqu'ils tombent dans l'embarras par suite de maladies, ou d'autres accidens qui ne sont pas l'effet de leur mauvaise conduite.

„ L'établissement veut aller au secours de „ l'homme qui est dans l'embarras, si l'homme „ veut s'aider lui-même, et le principal but de „ cette adresse est d'expliquer clairement com- „ ment doit s'y prendre celui qui veut profiter „ de ce secours, pour ne pas tomber dans l'in- „ digence. "

Ce but est certainement atteint aussi-bien qu'il pouvoit l'être. Il est impossible de donner une explication plus précise, des avis plus salutaires, des espérances plus consolantes; et si, parmi les hommes auxquels ces avis sont adressés, il en étoit un seul, qui, après les avoir lus,

devint véritablement pauvre, il ne pourroit en accuser que lui-même.

Nous saisissons avec empressement cette occasion de parler du *compte rendu par les Administrateurs de l'établissement formé à Hambourg et Altona pour le soulagement des Réfugiés françois et autres dans les deux villes.*

C'est aux souscripteurs qui ont fourni aux dépenses de l'établissement que ce compte est adressé, et il n'en est aucun qui, en le lisant, n'ait richement joui des ses bienfaits. „ Ah! „ que ne pouvons-nous" leur disent les Administrateurs, " faire passer dans vos ames tout ce „ que nous inspirent d'intérêt tant d'infortunés, „ jetés loin de leur patrie, arrachés à toutes „ leurs habitudes et à tous les objets de leur affection, délaissés du monde entier, déchirés „ de souvenirs, dévorés de soucis, honteux „ d'une infortune qu'ils n'ont pas méritée, rougissant de manger le pain de la charité, et ne „ tenant à la vie que par un sentiment religieux „ qui ne leur permet pas de mettre fin à leurs „ misères. Et dans ce tableau si horriblement „ varié de tous les maux qui peuvent accabler „ la nature humaine, que de traits d'un dévouement généreux, d'une constance héroïque, „ d'une touchante résignation! Qu'ils sont „ grands dans leur simplicité, ces vieux militaires qui savent souffrir comme ils savoient braver les dangers, et mettent leur gloire et leur „ religion à ne pas se permettre le plus léger murmure! Qu'il est attendrissant, ce jeune enfant „ qu'un père infortuné abandonna à la merci „ d'étrangers, et qui fond en larmes à l'aspect „ d'une mère caressant ses enfans, se rappelant „ hélas! les doux momens où il se sentoit pressé „ dans les bras de la sienne dont il est séparé

„ pour toujours! Quelle touchante fidélité que „ celle de ces vieux domestiques, ne pouvant „ s'arracher à leurs maîtres, et aimant mieux les „ nourrir de leur travail, en se privant eux-mêmes „ du nécessaire, que de se procurer loin d'eux „ une existence indépendante et assurée! Qu'ils „ sont perçans les cris de cette femme, qui pen„ dant deux jours n'a eu que des larmes à don„ ner à quatre enfans qui lui demandoient du „ pain! Comme la piété filiale ennoblit le tra„ vail de cette autre, qui par son courage et son „ activité soutient la vieillesse d'un père et pour„ voit à tous les besoins de sa famille dont elle „ est l'unique appui! Combien d'autres individus „ nous pourrions citer encore si dignes à-la-fois „ de l'estime et de la commisération de tous les „ gens de bien! Hélas! il nous seroit plus facile „ de fatiguer votre sensibilité que d'épuiser tout „ ce que nous pourrions dire pour l'exciter!

Les détails dans lesquels sont entrés les Administrateurs, pour justifier l'emploi des sommes qui leur ont été confiées, attestent le zèle, le discernement, le scrupule qu'ils ont mis dans la distribution des secours. Ils ne peuvent par là rien ajouter à la confiance que leurs noms inspiroient déja, mais ils ajoutent à la récompense que les bienfaiteurs avoient déjà trouvée en eux-mêmes. En mettant sous leurs yeux le tableau complet d'infortunes qu'ils ne connoissoient qu'imparfaitement, l'établissement est sûr de ne pas émouvoir en vain leur sensibilité, et d'y trouver encore d'abondantes ressources.

LEGISLATURE FRANÇOISE.

Opérations des deux Conseils, depuis le 21 *Prairial* (9 *Juin*) *jusqu'au* 21 *Messidor* (9 *Juillet*).

21 *Prairial* (9 *Juin.*)

Cinq-cents.

Le Conseil s'occupe des moyens de pourvoir au remplacement des Juges du tribunal de cassation. Un nouveau Membre propose de donner au Corps-législatif le droit de nommer aux places vacantes. Le Conseil adopte la question préalable sur cette proposition. — Jacqueminot fait un rapport sur les testamens des militaires. Le Conseil en ordonne l'impression.

Anciens.

Le Conseil approuve la Résolution qui rend justiciables des Conseils de guerre, les individus, qui à la vue de l'ennemi favorisent ses desseins.

22 *Prairial* (10 *Juin.*)

Cinq-cents.

Le Conseil ne prend aucune Résolution intéressante. Il entend un rapport fait par Robert sur le mariage des Mineurs, et le renvoie à la commission de la classification des lois. — Le Directoire presse le Conseil, par un message, de s'occuper de l'organisation des tribunaux maritimes et de statuer sur le mode dont seront jugés les

Anciens.

Le Conseil approuve deux Résolutions, dont l'une destine l'Abbaye St. Martin à l'établissement du conservatoire des arts et métiers. L'autre ouvre un nouveau crédit de vingt millions au Ministre de la Marine.

CINQ-CENTS. — ANCIENS.

prévenus de l'incendie du vaisseau *Le 14 Juillet*, qui a été dernièrement consumé à l'Orient.

23 *Prairial* (11 *Juin*.)

Le Conseil discute un nouveau projet de Résolution sur les transactions, présenté par Duchesne. Après de très-longs débats, le projet est adopté.

Le Conseil n'approuve ni ne rejette aucune résolution intéressante.

24 *Prairial* (12 *Juin*.)

Bergier présente un projet portant en substance que les créanciers des rentes viagères, constituées pendant la dépréciation du papier-monnoie sont autorisés à résilier le contrat de rente, et à redemander leurs capitaux. Thiessey s'élève avec force contre la facilité avec laquelle on adopte des projets contradictoires, contre l'instabilité qui règne dans tout ce que l'on fait en matière de transactions, contre les abus d'une législation aussi versatile etc. Le Conseil adopte la question préalable sur le projet de Bergier.

Charles Delacroix envoie sa démission de Membre du Conseil des Anciens. — Le Conseil charge une Commission d'examiner l'ordre à établir dans les impressions, contre la multiplicité desquelles un Membre réclame.

25 *Prairial* (13 *Juin*.)

Le Conseil adopte un projet, qui a pour base de relever de la

Le Conseil approuve une Résolution relative

CINQ CENTS.

déchéance les acquéreurs de biens nationaux, qui l'ont encourue, à la charge par eux de payer en numéraire dans l'espace de trois décades la moitié de la valeur de l'objet acquis. — Le Directoire envoie un message sur la situation actuelle des hospices. Le Conseil en ordonne l'impression.

ANCIENS.

aux obligations contractées entre particuliers dans les neuf départemens réunis pendant la dépréciation du papier-monnoie.

26 *Prairial* (14 *Juin.*)

CINQ CENTS.

Le Conseil discute deux projets pour l'amélioration des finances. Le premier, relatif au droit de pêche, est renvoyé à la Commission. Le second, relatif à l'extension du droit de timbre, est adopté.

ANCIENS.

Le Conseil rejette une Résolution relative aux droits de bacs.

27 *Prairial* (15 *Juin.*)

CINQ CENTS.

Couturier présente un long projet relatif aux moyens propres à combler le *déficit* qui existe dans les finances. Le Conseil le renvoie à une commission.

ANCIENS.

Le Conseil ne s'est pas assemblé.

28 *Prairial* (16 *Juin.*)

CINQ CENTS.

Le Conseil s'occupe de plusieurs affaires qui n'intéressent que des individus. — On lit la rédaction définitive de la Résolution

ANCIENS.

Le Conseil discute la Résolution relative à la liquidation de la comptabilité intermédiaire. La

CINQ-CENTS.

sur la déchéance encourue par des acquéreurs des biens nationaux. Cette lecture fait naître de longs débats. Plusieurs amendemens sont proposés, et les uns écartés par la question préalable, les autres envoyés à la Commission.

ANCIENS.

suite de la discussion est ajournée.

29 *Prairial* (17 *Juin.*)

Delaporte fait une motion d'ordre sur l'état des prisons : elle est renvoyée à une Commission. — Delpierre fait un rapport sur les biens communaux, dont il propose la division par feux et par familles. Le Conseil ordonne l'impression du rapport et l'ajournement.

Le Conseil discute la Résolution sur le régime hypothécaire, et ne décide rien.

30 *Prairial* (18 *Juin.*)

Les Conseils chôment le Décadi.

1er. *Messidor* (19 *Juin.*)

Le Directoire envoie au Conseil l'aperçu des dépenses de l'année prochaine, qu'il porte à 600 millions. — Dulaure, dans une motion d'ordre, développe quelques vues concernant l'instruction publique, pour laquelle il voudroit qu'on créât un ministère.

Le Conseil reçoit un message pareil à celui envoyé aux Cinq-cents. — Marbot est élu Président. — Les nouveaux Secrétaires sont Bard, Cornudet, Guyomard et Moreau.

Cinq-cents.	Anciens.
Le Conseil ordonne l'impression de ce discours et le renvoie à la Commission d'instruction publique.	
2 *Messidor* (20 *Juin.*)	
Chénier est élu Président. — Les nouveaux Secrétaires sont Joseph Buonaparte, Mensor, Berlier et Portier de l'Oise. — Le Conseil reprend la discussion sur les testamens des militaires, et en ajourne la suite, après avoir entendu quelques-uns de ses Membres.	Le Conseil approuve la Résolution relative à la liquidation de la comptabilité intermédiaire.
3 *Messidor* (21 *Juin.*)	
Le Conseil discute le projet présenté par Jacqueminot sur les testamens militaires, et, après quelques débats, prononce l'ajournement dans les formes constitutionnelles.	Le Conseil déclare que la constitution annulle deux Résolutions, l'une relative au régime hypothécaire, l'autre aux expropriations forcées.
4 *Messidor* (22 *Juin.*)	
Le Conseil s'occupe du projet relatif aux poids et mesures : il est combattu par plusieurs Membres. L'urgence est déclarée, et la discussion ajournée.	Le Conseil approuve une Résolution relative aux terrains desséchés et défrichés en Languedoc.
5 *Messidor* (23 *Juin.*)	
Le Conseil adopte avec quelques amendemens le projet relatif aux poids et mesures.	Le Conseil rejette la Résolution relative aux taxations des Receveurs

CINQ-CENTS. | ANCIENS.

généraux de département.

6 Messidor (24 Juin.)

Desmolins présente un projet qui détermine la pension alimentaire des enfans naturels. Le conseil en ordonne l'ajournement.

Le Conseil approuve une Résolution relative à la liquidation et au payement des fermages arriérés.

7 Messidor (25 Juin.)

Après une longue discussion sur les secours à donner aux hospices civils, le Conseil ordonne un message au Directoire pour demander des renseignemens sur l'emploi de 6 millions de crédits accordés pour cet objet. Le Conseil réunit en une seule Commission toutes celles qui devoient s'occuper des hospices civils, des prisons et des secours publics.

Le Conseil rejette la Résolution du 28 Germinal, relative à la navigation de la Haine et de l'Escaut.

8 Messidor (26 Juin.)

Le Conseil entend une longue motion d'ordre sur l'instruction publique et la renvoie à la Commission chargée de cet objet. — Il adopte avec amendement quelques articles d'un projet présenté depuis long-temps, relatif aux domaines engagés. Les Engagistes

Le Conseil n'approuve ni ne rejette aucune Résolution.

CINQ-CENTS. — ANCIENS.

sont astreints à payer le quart de la valeur des domaines.

9 *Messidor* (27 *Juin.*)

Le Conseil discute quelques articles du projet relatif aux domaines engagés, et renvoie quelques opinions à la Commission. — Le Directoire envoie un message relatif à l'état actuel de la liquidation des rentes. Le Conseil le renvoie à une Commission spéciale.

Le Conseil approuve une Résolution relative aux marchés faits avec des entrepreneurs de bâtimens, pendant le cours du papier-monnoie.

10 *Messidor* (28 *Juin.*)

Les Conseils chôment le Décadi.

11 *Messidor* (29 *Juin.*)

Bouley de la Meurthe présente un nouveau projet pour le remplacement des Membres du Tribunal de cassation. Génissieux en présente un différent. Le Conseil ajourne la discussion.

Le Conseil des Anciens rejette les Résolutions relatives aux délits résultans de l'altération et de la soustraction des billets de la loterie nationale.

12 *Messidor* (30 *Juin.*)

Le Conseil arrête *de célébrer dans son sein* la fête du 14 Juillet. — Il prend une résolution re-

Le Conseil arrête de célébrer l'anniversaire du 14 Juillet.

Cinq-cents. | **Anciens**

lative à la durée des fontions des Juges de paix.

13 *Messidor* (1er *Juillet.*)

Le Directoire annonce au Conseil par un message la reddition de Malte à Buonaparte.—Le Conseil arrête qu'il ne tiendra point de séance le Quintidi.

Le Conseil reçoit le même message que les Cinq-cents, et lève la séance, après en avoir entendu la lecture.

14 *Messidor* (2 *Juillet.*)

La fille du Marquis d'Ambert, condamné à mort comme émigré, se présente au Conseil pour demander un sursis et l'examen des pièces qui ont servi à la condamnation de son père, inscrit sous un nom qu'il n'a jamais porté, sans prénom ni qualité, dans la liste d'un département où il n'a jamais eu ni propriétés, ni résidence.— Le Conseil rejette la pétition par l'ordre du jour.

Le Conseil sanctionne la Résolution portant que l'armée françoise à Malte a bien mérité de la patrie. — Le Conseil arrête qu'il ne tiendra pas de séance le Quintidi.

16 *Messidor* (4 *Juillet.*)

Le Conseil entend un rapport sur les moyens de subvenir aux dépenses locales et administratives des grandes communes. Il en ordonne l'impression et l'ajournement.

Le Conseil discute la Résolution relative au remboursement des domaines congéables, et ne décide rien.

17 *Messidor* (5 *Juillet.*)

Cinq-cents.

Le Conseil discute plusieurs projets relatifs au remplacement des Membres du tribunal de cassation. Il accorde la priorité à celui de Bouley de la Meurthe.

Anciens.

Le Conseil approuve une Résolution relative aux baux passés par anticipation pendant la dépréciation du papier-monnoie.

18 *Messidor* (6 *Juillet.*)

Cinq-cents.

Lecointe-Puyravaux s'élève dans une motion d'ordre contre les Anglois, les Emigrés, et tous les ennemis de la République. Il peint la constitution menacée par de nouvelles conspirations, et il propose de demander par un message au Directoire si les mesures ordinaires de police sont suffisantes pour faire arrêter les Emigrés et les Emissaires du cabinet de St. James.—Le Directoire, en répondant, invite le Conseil à lui fournir des moyens efficaces pour s'assurer des factieux de toute espèce.—Le Conseil autorise le Directoire à faire faire pendant un mois des visites domiciliaires, pour arrêter les Agens de l'Angleterre, les Emigrés, les Prêtres

Anciens.

Le Conseil rejette la Résolution du 19 Prairial, qui fixe les pensions et secours à accorder aux veuves et enfans des militaires de toutes armes et de tous grades.—Le Conseil approuve la Résolution prise aujourd'hui par les Cinq-cents, pour autoriser le Directoire à des visites domiciliaires pendant un mois.

CINQ-CENTS. | ANCIENS.

déportés etc. Cette Résolution est envoyée sur-le-champ aux Anciens.

19 *Messidor* (7 *Juillet.*)

Le Conseil entend un rapport et deux projets de Résolution sur les moyens de ranimer l'esprit public et de faire exécuter la célébration des Décadis et des fêtes nationales. Le Conseil en ordonne l'impression et l'ajournement.

Le Conseil discute une Résolution qui sert de complément aux lois déjà portées sur les transactions entre particuliers pendant la dépréciation du papier-monnoie.

20 *Messidor* (8 *Juillet.*)

Les Conseils chôment le Décadi.



COUP-D'OEIL

Coup-d'œil sur la situation de l'Europe.

Lettre *du* Spectateur *à un de ses* Abonnés

De la Basse-Saxe, 25 *Juillet* 1798.

Quelqu'habitué que vous soyez, Monsieur, aux succès de la puissance révolutionnaire, aux événemens les plus influans sur les destinées de l'Europe, à la rapidité avec laquelle marche la révolution générale; — quel qu'ait été pour vous le fruit de six ans d'observations; quelque décidé que vous pussiez être à ne plus vous étonner de rien; je croirai difficilement que vous fussiez préparé à ce qui vient de se passer dans la Méditerranée. La conquête d'une petite île, frappée de stérilité par la nature; d'un rocher dont les habitans sont, pour les premiers besoins, dans la dependance de leurs voisins; d'un point presqu'imperceptible sur la carte de l'Europe; une telle conquète, préparée par la trahison, ne paroît pas d'abord beaucoup plus importante que glorieuse: et cependant, telle est la position, telle est la force du point conquis; tel est le jour que cette *conquête* répand et sur les projets de ceux qui l'ont faite, et sur leur habileté à dérober leurs trames au cabinet le plus intéressé à les

découvrir, et sur leur facilité à trouver des auxiliaires jusques chez leurs ennemis naturels, jusques chez leurs victimes; tels, en un mot, ont été les moyens, et telles doivent être les suites de cette acquisition, que parmi toutes celles que les Français ont faites depuis quelques années, on en trouveroit difficilement une qui ait dû être appréciée à une plus haute valeur que celle-ci.

Le mois qui vient de s'écouler n'a pas été moins fécond que les précédens en événemens d'un grand intérêt; mais la reddition de Malthe aux armes françaises est celui qui occupe le plus, qui mérite le plus d'occuper. . . . De quel autre pourrois-je vous entretenir?

Seroit-ce de la cessation des Conférences de Seltz? Mais il est difficile de se fixer sur ce qu'on doit en augurer, et nous sommes encore partagés entre des conjectures fort opposées. Si nous en jugions par les lettres et le langage des Plénipotentiaires, par la suite qu'on donne aux négociations de Rastadt et par l'activité qu'on semble vouloir y mettre, nous pourrions croire à la paix. Si nous nous bornions à considérer les mouvemens qu'on apperçoit parmi les troupes des deux puissances, les renforts qui arrivent chaque jour à leurs armées, sur-tout à celles d'Italie, la force de ces armées et leurs positions, les préparatifs militaires qui se continuent à Vienne, le refus que fait le Directoire d'accorder

des congés; si nous n'avions égard qu'à toutes ces circonstances, qui indiquent au moins que les deux gouvernemens ne sont pas encore bien sûrs l'un de l'autre, nous devrions croire à la reprise de la guerre.

Vous entretiendrois-je de la situation de l'Irlande? Je n'aurois encore malheureusement à vous parler que des mêmes craintes, des mêmes alarmes, qui peut-être, à la fin du mois dernier, vous ont paru déplacées. De toutes parts alors on publioit que les rebelles étoient, les uns anéantis, les autres rentrés dans le devoir, que l'ordre alloit être rétabli, que l'Irlande étoit sauvée pour les Anglais etc. Alors encore je croyois l'Irlande en péril; jugez si je puis la croire sauvée aujourd'hui que les lettres de Dublin et les papiers de Londres nous parlent des inquiétudes qu'on a pour la capitale-même, de plusieurs corps de rebelles qui la menacent, de l'explosion qu'on craint de la part des ennemis intérieurs, du calcul qu'on y fait de 17 mille émigrés de cette seule ville, et d'une armée d'insurgens qu'on porte à vingt mille hommes (*).

(*) Près de *Prospérous*, les rebelles doivent être forts de 20 mille hommes, parmi lesquels 4 mille de cavalerie. — On calcule déjà que plus de 17 mille hommes ont émigré de Dublin. (*Extrait d'une lettre de Dublin du* 14 *Juillet insérée dans le Correspondant de Hambourg*, *No.* 117.)

Puis-je croire l'Irlande sauvée, lorsque je vois le feu, à peine éteint ou comprimé sur un point, éclater avec une nouvelle force sur un autre; les rebelles se battre avec acharnement, ou plutôt avec rage; leurs chefs, placés entre le triomphe et l'échafaud, faire passer dans leurs ames l'audace du désespoir; leurs amis de Paris leur promettre des secours, et le Président des Cinq-Cents ratifier en quelque sorte ces promesses? Aujourd'hui, comme il y a un mois, je fais des vœux pour que la rebellion soit étouffée, pour que l'Irlande, après avoir été ravagée par une guerre civile, ne soit pas achevée par une révolution; mais je ne puis encore la voir à l'abri de ces deux fléaux.

Vous parlerois-je du despotisme qu'exerce la République-Mère sur les Républiques ses filles et sur les Rois ses alliés; des variations de sa conduite à l'égard des Suisses; du caprice inoui avec lequel le Directoire les a traités; tantôt accueillant, tantôt rejettant leurs plaintes; aujourd'hui improuvant Rapinat et le rappelant, demain lui rendant et lui confirmant ses pouvoirs; chassant deux Directeurs par l'entremise de ce Commissaire, puis les rétablissant, puis les chassant encore; confiant d'abord leur remplacement aux Législateurs helvétiques, ensuite forçant leur choix, et enfin, après l'avoir fait tomber sur deux de ses affidés, se faisant remer-

cier de sa généreuse condescendance? Vous êtes déjà accoutumé, si non à des caprices, en apparence aussi bizarres, au moins à des actes d'autorité non moins absolus sur les gouvernemens de pays qui se disent libres. Les exemples de Milan et de la Haye vous avoient d'avance appris de quelle indépendance on pouvoit se flatter à Arau.

Vous montrerois-je la malheureuse et pénible attitude du Roi de Sardaigne, tenant sans cesse sa couronne à la disposition du Directoire; réduit à trembler devant une poignée de brouillons, qui ameutent contre lui les Liguriens et les Cisalpins; et ne pouvant éviter le sort du vieux lion de la fable, qu'en appelant chez lui les Français, qu'en se mettant à leur discrétion, qu'en livrant à leurs troupes sa capitale? — Vous connoissiez déjà la position de ce malheureux Prince, qui depuis long-tems n'est plus Roi que par la grâce du Directoire. Vous vous attendiez que les Liguriens et les Cisalpins se montreroient jaloux de renverser un trône; que ces fantômes de république saisiroient la première occasion pour insulter à ce fantôme de royauté: vous n'êtes pas étonné que les Français, à qui il manquoit encore une des clefs de l'Italie, aient trouvé bon de s'en assurer, qu'ils ayent cru par-là se rendre encore plus formidables pour l'Autriche; et vous pensez bien que le gouvernement qui, pour arrêter les insurgens

piémontais, les deux armées liguriennes, (1) et les légions cisalpines, n'a qu'à leur notifier sa volonté; vous pensez bien, dis-je, que le gouvernement, qui d'un seul mot (2) finit la guerre, n'étoit étranger ni à son principe, ni à ses progrès.

Vous occuperois-je des mesures de rigueur prises récemment par le Directoire, de ces visites domiciliaires exécutées dans toute l'étendue de la République, de ce renouvellement de terreur, de cette résurrection du Jacobinisme? Ces mesures paroissent d'autant plus inconcevables, qu'avec une police, c'est-à-dire, un espionnage aussi bien organisé que celui du Directoire, il doit savoir où prendre ses ennemis, où atteindre les agitateurs. Elles ont dû d'autant plus vous étonner qu'elles ont été prises au moment où tout sembloit tendre au modérantisme. L'intérêt bien entendu du gouvernement semble le lui prescrire plus impérieusement que jamais. Aussi me persuaderois-je facilement que l'orage, qui vient d'effrayer la France et sur tout Paris, n'aura

(*) Les Législateurs liguriens s'étoient donné le plaisir de créer deux armées, sous deux noms très-pompeux.

(*) Le Consul français à Gênes a écrit au Ministre des relations extérieures: „L'intention du Directoire de France „étant de maintenir la paix en Italie, la guerre commencée „entre la République ligurienne et le Souverain de Piémont „doit finir." (*Extrait d'une lettre de Gênes du 2 Juillet, insérée dans la Gazette de Leyde,* No. 21.)

été que passager; que même les coups du Directoire auront été dirigés sur d'autres ennemis, sur des ennemis plus dangereux que les Emigrés; et qu'à la tempête aura promptement succédé une bonace, perfide peut-être pour plusieurs individus, mais rassurante pour la masse des Français, soit amis, soit ennemis du gouvernement. Les Membres aujourd'hui les plus influants du Directoire, Merlin et Treilhard, savent bien que les principes, qui les ont portés sur le trône, ne sont pas ceux qui peuvent les y maintenir; et ces Jacobins apostats connoissent assez la légéreté, la patience et la lassitude de la nation, pour savoir jusqu'où ils peuvent porter la terreur: ils connoissent le point auquel ils doivent parvenir pour se faire craindre, et où ils doivent s'arrêter, pour ne pas se rendre trop odieux. Ils savent, et il leur suffit d'avoir lu l'histoire ou Montesquieu pour en être instruits; ils savent que la tyrannie la plus dangereuse pour les peuples et par conséquent la plus sûre pour les tyrans est *celle que l'on exerce à l'ombre des loix et avec les couleurs de la justice.* Ainsi des loix atroces autorisent le Directoire (autant que des loix atroces peuvent autoriser) à faire tomber les têtes de tous les Emigrés, rappelés dans leur patrie par la loi la plus irrésistible, celle du besoin: au lieu de sacrifier un nombre de victimes qui révolteroit les ames les plus dures, il n'en

dévoue que quelques-unes: ses Commissions, il est vrai, les envoient à la mort sans procédure, et sur le témoignage incertain de listes toujours suspectes (*), souvent mensongères; mais il ne

(*) Pour connoître l'effroyable légéreté avec laquelle les Commissions envoient à la mort les prévenus d'émigration, il suffit de lire la Pétition présentée dernièrement aux Cinq-Cents par Mlle. Nina d'Ambert, pour demander un sursis à l'exécution de la sentence portée contre son père; la voici:

„Citoyens Législateurs, mon Père vient d'être condamné à mort par une Commission Militaire, après avoir vainement demandé un défenseur qui lui a été refusé, et il a été condamné par conséquent sans avoir été défendu. — Il a été condamné à mort, accusé d'être inscrit sur une liste d'émigrés; et cette liste qu'on lui présente dément cette accusation. — On lui oppose un nom qu'il n'a jamais porté; un nom qui n'est ni précédé, ni suivi des prénoms, surnoms, qualités et profession, dont la loi exige impérieusement la désignation. — Le nom isolé, qui tue mon père, pourroit faire assassiner deux mille individus qui le portent avec sécurité; et ce nom, qu'aucune désignation n'accompagne, se trouve porté contre le texte et l'esprit de la loi, sur la liste dressée par un département, dans lequel mon père n'a jamais demeuré, dans lequel il n'avoit aucune propriété. — Législateurs, lisez le Mémoire que je joins à cette Pétition, parcourez les pièces à l'appui, et vous reculerez d'effroi devant la foule de moyens qui proclament l'innocence de mon père. — Il est maintenant au secret; il est entre les mains des exécuteurs; il n'a plus maintenant pour défenseurs que deux êtres foibles et consternés, son épouse et sa fille. Au nom du motif sacré qui les conduit, prêtez-leur une favorable attention; songez à la patrie, à vos femmes, à vos enfans; évoquez les innombrables victimes que l'erreur à frappées .... et prononcez."

C'est sur une pareille Pétition, sans lire même le

demande à ces Commissions que quelques sentences de ce genre; il met de la mesure dans la barbarie, il donne quelques couleurs à l'iniquité; et ce Paris, par lequel il gouverne la France; ce peuple qui ne demande, qui n'exige que repos, lui pardonne de frapper quelques individus, qu'on lui peint comme des ennemis de sa tranquillité; il est content de n'être pas troublé dans son inertie; qui sait même s'il n'est pas disposé à vanter la modération de ses nouveaux Rois?

Je sais, Monsieur, qu'on parle encore, comme on l'a toujours fait, d'un mécontentement général, de plaintes très-hautes, de murmures très-prononcés de la part des gouvernés contre les gouvernans. Il est facile d'y croire: mais on s'y accoutume des deux côtés, et ces plaintes habituelles de société n'effrayent pas beaucoup les hommes qui gouvernent. Ils ne s'inquiètent guère des murmures de gens, qui vont chaque soir charmer leurs peines en écoutant Elleviou (1), ou se distraire de leurs maux dans les délices de Tivoli (2). Au reste, si je me trompe sur la

---

Mémoire qui y étoit annexé, que les Cinq-Cents ont passé à l'ordre du jour.

(1) Excellent Chanteur du théâtre de l'Opéra-Comique. Il fait, depuis quelque tems, le bonheur de Paris.

(2) Tout le monde connoît, au moins de réputation, ce fameux jardin, où sont réunis tous les genres de plaisirs, et

facilité avec laquelle je crois que le Directoire peut gouverner Paris et la France, mon erreur est moins dangereuse que ne le seroit l'erreur opposée, qui peut être la source de si faux et de si funestes calculs. Mais revenons à la facilité que l'acquisition de Malthe peut donner au Directoire pour gouverner l'Europe et le Monde.

Quelqu'agitée, que fût la balance de l'Europe, il étoit permis de croire à une sorte d'équilibre, ou d'en espérer le rétablissement, tant qu'il y avoit une puissance reine des mers, comme une puissance reine du continent. Tant que duroit ce partage, on pouvoit se flatter que la France ne parviendroit pas à cette domination universelle qu'ambitionnent ses maîtres actuels, et que ce colosse, manquant de substance, ne pourroit menacer l'indépendance de tous les états. Mais cet espoir devoit, sinon disparoître, au moins s'affoiblir, le jour où les Français obtiendroient sur les mers des succès qui pourroient les conduire à envahir, ou du

---

qui depuis peu a été agrandi, parce qu'il ne pouvoit suffire à l'affluence des gens de tout état qui vont y chercher des jouissances, ou des distractions. Il y a cependant plusieurs autres jardins, à peu près dans le même goût, très-connus et très-fréquentés, tels que l'Elysée, le jardin d'Idalie etc, sans compter, Bagatelle, le Parc de Mousseaux etc. Quant aux Théâtres, outre l'Odéon (l'ancien Théâtre français), où l'on joue de tems en tems, il y en a onze en pleine activité.

moins à partager le commerce et les richesses du monde.

Ainsi, lorsque malgré la foiblesse de sa marine, et en dépit des mépris dont on l'a couverte, la France enlève aux Anglais une partie de leur empire; lorsqu'elle devient reine de la Méditerranée, et lorsqu'à cette domination peuvent être attachés les avantages d'un grand commerce, on est réduit à craindre plus que jamais pour l'indépendance de l'Europe et sur-tout pour son repos.

Les Français aspiroient depuis long-tems à cette domination; et ce fut sans doute leur premier but, leur plus grand but au moins, lorsque, escaladant les Alpes, ils firent de si grands et de si heureux efforts pour mettre sous leur joug l'Italie entière. Maîtres de toutes les côtes européennes de la Méditerranée, il ne leur manquoit que d'avoir en leur puissance le port le mieux défendu, le boulevard le plus important de cette mer, sa citadelle par excellence, pour y régner sans concurrens, et pour pouvoir exploiter avec succès ce nouveau domaine.

Gibraltar-même ne sauroit les inquiéter. Ils ne peuvent mettre aujourd'hui un grand prix à sa conquête, ou plutôt ils l'ont conquis sur les rochers de Malthe. Cette superbe forteresse sera-t-elle fort utile aux Anglais à la porte d'une mer, où ils ne sauroient s'avancer sans péril, et d'où les Français n'auront jamais grand intérêt à

sortir? L'inscription, qu' Hercule mit sur ses colonnes, pourra être placée du côté de l'Océan pour la Grande-Bretagne, comme du côté de la Méditerranée pour la France, mais la Grande-Bretagne ne devoit connoître sur les mers, ni de pareilles colonnes, ni une telle inscription.

LesAnglais pourroient-ils s'avancer aujourd'hui dans la Méditerranée, où leurs flottes manqueroient d'asile? Pourroient-ils sur-tout y hazarder une bataille? Ils y vaincroient sans doute; mais les Français, accoutumés aux revers maritimes, ne le sont pas à donner la victoire, même sur les mers; et dans quel port l'Amiral anglais enverroit-il ceux des vaisseaux vaincus et ceux des vaisseaux victorieux qui auroient, les uns vendu trop cher leur défaite, les autres acheté trop cher leur triomphe, pour pouvoir gaguer les ports britanniques?

Cependant, Monsieur, ne reste-t-il en effet aucun asile aux Anglais dans la Méditerranée? N'y voyez-vous pas des ports, de très-beaux ports-même, dont leurs guinées, ou leurs forces pourroient les rendre maîtres?.... Ce n'est certainement pas sur les côtes d'Europe, où ils ne sauroient aborder sans avoir à craindre d'y être bientôt atteints par l'artillerie du Directoire. Mais sur les côtes d'Afrique, chez les Puissances Barbaresques, ne pourroient-ils pas trouver l'équivalent de Malthe et de Toulon?

Je ne leur connoîtrois que ce moyen de prendre une revanche éclatante. Mais pourroient-ils compter, ou sur la bonne volonté d'une de ces Puissances, ou sur le pouvoir de leur or, ou sur celui de leurs canons?

La *bonne volonté* d'une Puissance *Barbaresque* est une chimère, toutes les fois qu'on la suppose gratuite; et si cette chimère pouvoit se réaliser, ce ne seroit pas en faveur de la Grande-Bretagne, plus redoutée que la France sur les côtes d'Afrique.

L'or anglais pourroit tenter les Barbaresques; pour de l'or on cède des avantages; mais avec de l'or on ne décide pas les Régences, ou les Souverains, pas plus ceux d'Afrique que ceux d'Europe, à compromettre leur existence.

La marine anglaise ne réduiroit pas facilement les ports barbaresques. Ils sont aujourd'hui mieux défendus qu'ils ne l'étoient à la fin du dernier siècle; et plusieurs nations (*) l'ont éprouvé dans celui-ci, en échouant dans des entreprises provoquées par les pirateries et l'insolence des maîtres de ces ports. D'ailleurs, s'il est constant que les Anglais trouveroient de grands obstacles à s'y établir par la force, qui ne sent qu'il leur seroit encore plus difficile de s'y maintenir?

(*) Les Danois, les Espagnols et les Français.

La Méditerranée est-elle donc pour eux dans ce moment un désert inhabitable et dangereux? Elle y ressemble au moins pour leurs grandes flottes; car sans doute ils compteroient peu sur les foibles ressources que leur offrent les ports des Puissances neutres. Ils y compteroient d'autant moins que les Français, devenus plus redoutables pour elles, ne tarderont pas à devenir plus exigeants. Déjà vous pouvez en juger par les inquiétudes qu'on éprouve à Florence et à Naples. Déjà, vous le savez, on attribue généralement aux Français le dessein d'envahir la Sicile, et l'on se règle à cet égard sur la seule mesure de leurs projets, sur leur intérêt. On sait que, sans la Sicile, Malthe leur coûteroit fort cher, puisque cette île est le grenier des Malthais, et qu'ils en tirent tout ce qu'ils consomment, jusqu'à la neige et à la glace, objets de première nécessité sur leurs rochers brûlans. — Déjà aussi il se répand que les Français ont des vues sur Candie, et que cette île étant à leur convenance, par-là-même qu'elle est sur la route de l'Egypte, ils prendront la précaution, sinon de s'en emparer, au moins d'y mettre garnison.

Ces conjectures sont justifiées par les besoins du Directoire et par son système connu, qui semble chaque jour se développer de plus en plus. Cependant on ignore encore sur quel point

Buonaparte s'est dirigé en partant de Malthe: tandis que la plûpart des Nouvellistes le font voguer vers Alexandrie, d'autres lui font prendre la Sicile, et quelques-uns le conduisent à Corfou. Cette incertitude entre peut-être dans les plans du Directoire; et il est permis de regarder comme son interprète le Journaliste, qui voulant donner des nouvelles du Général, a dit récemment, „qu'il étoit par-tout où il devoit être; qu'il seroit „sur les côtes d'Afrique, ou sur celles d'Italie, „suivant que l'exigeroient les circonstances." Ainsi l'on pourroit croire que Buonaparte garde encore pour certaines Puissances sur la Méditerranée une attitude menaçante, qui pourroit influer sur la pacification du continent; et en effet, il ne paroît pas indifférent pour des négociations, dont le succès doit être décidé à Vienne, que Buonaparte et son armement puissent être signalés des côtes de la Dalmatie.

Mais sans calculer la valeur de ces probabilités, sans donner aux Français la Sicile et Candie, sans rechercher même tout ce que leur vaudra le commerce exclusif du Levant; en supposant que l'acquisition de Malthe leur assure la domination de la Méditerranée, en liant cet immense avantage avec leurs projets sur l'Egypte et sur l'Inde, jettez un coup-d'œil, Monsieur, sur les conséquences qui doivent en résulter. Examinez si, avec du tems, avec de la suite dans les plans,

de l'habileté dans les moyens, de la sagesse dans l'exécution, de la persévérance dans les difficultés et de l'audace contre les obstacles, les Français ne peuvent pas rendre la souveraineté de la Méditerranée beaucoup plus importante que celle de l'Océan. Il me siéroit mal de vouloir prédire une si grande révolution, et ce n'est pas sur un objet d'une telle importance que je quitterai, pour la première fois, ce ton d'incertitude ou plutôt de doute qui m'a été reproché (*). Autant il me paroîtroit détestable dans les principes et dans quelques opinions, autant je le crois sage, lorsqu'il s'agit d'apprécier les événemens. Je me bornerai donc aujourd'hui, comme dans d'autres circonstances, à vous soumettre quelques questions.

La séparation des colonies américaines d'avec leurs métropoles, la perte des Antilles pour l'Europe, prédites par plusieurs Ecrivains avant la révolution, ne sont-elles pas devenues plus probables

---

(*) Ce défaut, si c'en est un, m'a été reproché dans quelques lettres. On desireroit, me dit-on, voir mon opinion plus expressément énoncée. J'ai répondu, et je répète ici, que lorsque je propose des doutes, c'est presque toujours de bonne-foi. La plûpart du tems je ne sais que douter. — Au reste, je n'ai pas apperçu jusqu'ici une seule bonne raison pour me départir de ma méthode. Rappeler beaucoup de faits, réveiller beaucoup d'idées, fournir matière aux réflexions de mes lecteurs, plutôt que leur donner les miennes propres; voilà mon but. Il y auroit de la témérité de ma part à m'en proposer un autre.

par la révolution-même, par l'affranchissement des Noirs dans les possessions françaises, et par la doctrine des Droits de l'homme portée dans ces contrées?

Le Directoire, renonçant à ses colonies, ne mettra-t-il pas tous ses soins à perdre les colonies anglaises? — Le Directoire, si habile à détruire, n'aura-t-il pas de grands moyens pour réussir à accélérer leur ruine?

La Puissance, qui aura la première réparé la perte des Antilles, n'aura-t-elle pas un énorme avantage sur celle qui sera en retard, ou dans l'impuissance de la réparer?

La possession de l'Egypte et de la Syrie ne seroit-elle pas un dédommagement des Antilles pour la Puissance Européenne qui sauroit en tirer parti? La canne à sucre, le coton et l'indigo n'y croissent-ils pas déjà, et ne pourroient-ils pas y être cultivés avec succès? — La Puissance propriétaire de l'Egypte n'auroit-elle pas de droit le commerce exclusif du Café de l'Arabie? Et d'ailleurs ne pourroit-on pas en transporter la culture dans la Syrie, dont les montagnes sont la continuation de celles l'Yemen?

La France est-elle en position d'obtenir facilement, soit par des négociations, soit par la force des armes, la possession de l'Egypte et de la Syrie? L'Empire de la Méditerranée ne lui en donne-t-il pas les moyens?

La Puissance maîtresse de la Méditerranée et de l'Egypte n'auroit-elle pas de grandes facilités pour détourner le commerce de l'Inde de sa route actuelle et lui faire reprendre son ancien chemin?

La Puissance maîtresse de la Méditerranée et de l'Egypte ne doit-elle pas devenir maîtresse de la Mer-Rouge? Et dans une telle position, les Français ne pourroient-ils pas se flatter d'être plus heureux contre les Anglais, que ne le furent autrefois les Vénitiens contre les Portugais (*)? Ne le pourroient-ils pas sur-tout, s'ils parvenoient à s'assurer du détroit de Babel-Mandel, et s'ils avoient déjà une forte escadre dans la Mer-Rouge ou au moment d'y entrer? Leur Amiral Richéri, parti de Brest il y a 7 ou 8 mois avec six vaisseaux de ligne, ne peut-il pas avoir eu cette destination?

Les Français, devenus maîtres de la Mer-Rouge, ne pourroient-ils pas dès-lors envoyer

(*) Voyez dans *l'Histoire philosophique* etc. de l'Abbé Raynal, Liv. 1. quelle importance ces deux peuples mirent, au commencement du 16me Siècle, à se rendre maîtres de la navigation de la Mer-Rouge, et comment ils se la disputèrent. Les Vénitiens firent alors ce que peut-être vont faire les Français aujourd'hui. Il falloit construire une flotte sur la Mer-Rouge. „Ils envoyèrent à Alexandrie du bois et d'au„tres matériaux. On les conduisit par le Nil au Caire, d'où „ils furent portés sur des chameaux à Suez. C'est de ce port „célèbre, qu'on fit partir pour l'Inde, en 1508, quatre grands „vaisseaux, un galion, deux galères et trois galliottes." Mais les Portugais prévoyant les efforts des Vénitiens, travaillèrent à s'assurer la domination de la Mer-Rouge. Ils s'emparèrent, non sans peine, de l'île de Socotora, où ils croyoient alors que devoient toucher tous les navigateurs qui entroient dans la Mer-Rouge, ou qui en sortoient. Cependant, même avec cet avantage, ils ne purent d'abord empêcher la flotte égyptienne de pénétrer dans l'Océan indien. Ce ne fut que par la suite que leurs escadres, croisant habituellement devant l'entrée du Golphe arabique, battirent et dissipèrent les convois vénitiens.

facilement des troupes dans l'Inde? Sûrs d'être secondés par Tippoo-Sultan, ont-ils besoin d'y conduire des forces bien considérables pour y porter des coup dangereux à la puissance britannique?

Si la puissance britannique succomboit à ces coups, les Français, régnant sur la Mer-Rouge et la Méditerranée, ne pourroient-ils pas se passer des autres mers? N'auroient-ils pas assez de ces deux-là pour partager au moins le commerce et les richesses que possède aujourd'hui la Grande-Bretagne? N'auroient-ils pas établi de l'Inde à Toulon une route, sur laquelle ils se trouveroient presque toujours chez eux, sur laquelle, au moins, ils auroient toujours des auberges à leur disposition.

Parmi ces questions, Monsieur, quelques-unes vous paroîtront faciles à résoudre, quelques autres susceptibles d'examen, et plusieurs dignes d'occuper les cabinets, sur-tout celui de St. James. Sa puissance actuelle sur les mers, la sûreté avec laquelle ses flottes marchandes arrivent dans ses ports et viennent entretenir la fortune publique en alimentant celles des particuliers, (*) son influence sur la conduite des Etats-unis, si bien favorisée par les étranges provocations de la France; la soumission-même de l'Irlande, s'il y parvient promptement, comme il paroît s'en flatter; ses mesures pour repousser tous les étrangers qui pourroient chercher à ébranler son pouvoir en égarant le peuple, sa position enfin si favorable à ces mesures; — rien ne doit le rassurer, rien ne l'absoudroit de fermer les yeux sur les périls qui le menacent. Sa position-même,

(*) „On a reçu la nouvelle que cinq vaisseaux venant „de la Chine, huit du Bengale, et cinq bâtimens baleiniers „sont arrivés, il y a huit jours, à Cork." — „La flotte des „Indes occidentales composée de plus de cent voiles est arrivée „aux Dunes." (Papiers de Londres du 3 Juillet.)

qui le garantit des dangers d'une invasion, est pour lui une cause constante d'autres dangers, dans un tems où les événemens les plus importants se pressent avec rapidité, où la célérité et l'à-propos dans les mesures doivent décider de tous les succès, où la puissance, qui est en retard d'un quart-d'heure sur son ennemie, doit être souvent la puissance vaincue. C'est ce qui peut servir à expliquer tant de désavantages du Cabinet de St. James dans ses relations diplomatiques, tant de revers qui en ont été la suite et que tant de gens sont si fiers de pouvoir attribuer à l'erreur ou à l'ineptie (*).

Le Cabinet de St. James connoît tout ce que sa position a de fâcheux; il sait aussi peut-être qu'il doit se défier de ses avantages actuels, quelque formidable que soit sa puissance; mais ne se reposera-t-il pas sur les difficultés de l'entreprise dont s'occupent les Français? N'écoutera-t-il pas trop cet orgueil national, qui est légitime sans doute, mais qui devient ridicule, lorsqu'il devient injuste, et qui trop souvent déguise les forces d'un ennemi? Consentira-t-il à juger de ce que la France peut faire par tout ce qu'elle a fait? Se dira-t-il assez que rien n'est difficile pour des Français stimulés par le besoin, ou enflammés par l'enthousiasme? Sera-t-il assez persuadé que ce mot d'Horace: *Nil mortalibus arduum est*, est encore plus applicable à ces hommes-là qu'au reste de l'espèce humaine?

(*) Qu'on songe un peu à la position d'un Cabinet attendant quelquefois pendant quinze jours, pendant trois semaines, des nouvelles du continent et cependant expédiant en toute diligence et envoyant par-tout des dépêches, qui, par l'effet d'événemens ignorés sont déjà à contre sens, et par conséquent inutiles ou dangereuses. — Qu'on songe aussi aux mauvais effets de cette position, lorsque les dépêches les plus urgentes sont retenues a Yarmouth pendant des semaines entières, et quelque fois plus long-tems encore.

Les autres Puissances craindront-elles aussi le caractère audacieux et entreprenant de cette nation? Redouteront-elles assez cette domination à laquelle veut les soumettre le Directoire? La Russie craint au moins les progrès de cette révolution, qui s'est-déjà étendue sur les plus belles parties de l'Europe. Les loix que Paul I vient de porter pour éloigner de ses états tout étranger suspect, pour arrêter à la frontière tous les poisons de la Presse, pour préserver ses jeunes sujets des principes anti-monarchiques que quelques-uns alloient chercher dans des écoles étrangères; de telles loix annoncent assez que ce Souverain connoît tous les dangers du mal dont l'Europe est travaillée, et qu'il cherche à en garantir ses états en les isolant. La Prusse aussi s'apperçoit que la lèpre révolutionnaire gagne les pays septentrionaux et qu'il en perce quelques symptômes parmi ses sujets. Les dernières scènes de Halle, les arrestations qui y ont été faites, et le projet de soumettre une jeunesse turbulente à une police plus sûre que celle de ses maîtres, indiquent que, si la contagion de la licence se propage, le Monarque s'occupe avec prudence et fermeté d'en prévenir les progrès (*). — Mais, pour éviter la révolution, suffira-t-il aux grands états de s'isoler? Suffira-t-il aux Souverains, pour éviter le joug du Directoire, de mettre sagesse et vigueur dans leur administration intérieure? Le laisseront-ils s'agrandir au delà de toute proportion, ou s'approcher jusqu'à leurs portes?

Les inquiétudes du Divan, que la France traitoit autrefois avec tant d'amitié et de distinction, sont une grande leçon pour tous les états. Il

(*) Les Lettres de Berlin, du 21 Juillet, annoncent que trente-cinq Etudians ont été arrêtés à Halle et que le calme y est rétabli. Elles ajoutent qu'il est question d'ôter la jurisdiction sur les Universités aux sénats académiques, formés

ne se défaira pas de ces terribles voisins, comme il s'est débarrassé de ce Pacha, qui, après avoir porté l'étendard de la rebellion, de Widdin jusqu'à Sophie, vaincu, mais protégé par de forts remparts, et marchandant encore sa soumission, vient de finir, comme la plûpart des traitres, par être à son tour trahi et livré.

Le ton que Garat a pris à Naples et les demandes qu'il a faites en faveur des révolutionnaires arrêtés, font assez voir l'intérêt que le Directoire met à conserver, à se faire par-tout des amis parmi les ennemis des Rois (*). Le soin qu'il a de les protéger hautement, tandis qu'aucun Souverain ne seroit admis à intercéder au Luxembourg pour un seul royaliste, montre la constance avec laquelle il suit ses vues de révolution générale.

Tous les révolutionnaires de l'Europe doivent croire que ces vues ne seront pas trompées, s'ils ont saisi les grandes espérances que leur a données Chénier dans le discours, par lequel il a célébré le 14 Juillet, à la tête des Cinq-Cents. Ils entendent tous ce qu'il veut dire par ces *résultats illimités* qu'ils doivent, selon lui, attendre de cette époque. Et lorsqu'il promet à tous les peuples que chacun d'eux aura son 14 Juillet, que *malgré la lutte opiniâtre des préjugés contre la raison, dans toutes les parties de la terre, on reviendra à l'ouvrage de la nature;* si tous les Révolutionaires doivent applaudir, les Souverains

---

par les Professeurs et de la donner aux Magistrats ordinaires. (Voyez le *Correspondant de Hambourg*, No. 117 et 119.)

(*) On écrit de Naples, en date du 26 Prairial, (14 Juin): ,, On continue d'arrêter et d'enfermer tous ceux qu'on soupçonne pencher vers le gouvernement républicain. . . . ,, l'Ambassadeur français fatigué de voir ses réclamations à ce ,, sujet sans réponse, en a exigé une cathégorique sous 24 heures. ,, La Cour est attérrée et a expédié sur le champ un courier ,, à Paris. L'Ambassadeur de France en a fait partir un de son ,, côté." (*Conservateur* No. 305.)

doivent aussi entendre ce que c'est que les *préjugés* dans le style de Chénier, et ce que c'est que *l'ouvrage de la nature;* car il ajoute: *si l'ambition de quelques hommes et la lâcheté d'un plus grand nombre ont créé les gouvernemens héréditaires, la nature n'a fait que des peuples.*

Les Souverains peuvent se convaincre que le Directoire sacrifie tout à ses vues d'agrandissement, qui doivent accélérer la révolution générale. C'est lorsque tout l'intérieur de la République crie à la détresse; c'est lorsqu' au Conseil-même des Anciens on avoue que, par les effets de la révolution, par l'anéantissement du commerce, les revenus territoriaux ont diminué de cinq-cents-millions (1); c'est lorsque, dans l'autre Conseil, on annonce que *les Administrateurs des hospices vont être forcés d'en abandonner la direction, faute de fonds, et de laisser ainsi une foule de malheureux en proie à la faim et à la mort* (2), c'est alors que le gouvernement fait des dépenses énormes pour un armement qui menace à la fois l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

En travaillant ainsi le monde entier, il ne néglige rien de ce qui peut contribuer à effacer en France tout ancien attachement à la religion ou à la monarchie; et de-là cette attention à proscrire tous les écrits qui semblent en retracer le plus léger souvenir, de-là cette persécution des Journalistes, qui se renouvelle de loin en loin et qui vient

(1) Voyez la Séance des Anciens du 2 Messidor (20 Juin). Dans une discussion sur le régime hypothécaire, un Membre a dit: „Le revenu de nos biens territoriaux se montoit, „avant la révolution, à un milliard cent millions. Aujourd'hui, „qu'il faut en déduire à peu près 500 millions, tant pour „l'anéantissement du commerce avec nos îles, que pour „l'importation forcée de grains etc., le revenu n'est plus que „de 600 millions."

(2) Voyez le Discours de Génissieux aux Cinq-Cents, Séance du 3 Messidor (21 Juin).

d'en atteindre une vingtaine; de-là ce zèle ardent pour détruire tout ce qu'il appele les anciens préjugés. „*Déracinons*," disoit dernièrement aux Cinq-Cents (*) un de leurs Orateurs, en se plaignant de l'attachement des habitans des campagnes aux opinions de leurs pères; „*déracinons d'aussi dangereux préjugés. Je sais qu'il est difficile d'éclairer du flambeau de la raison ceux dont l'esprit n'a reçu jusqu'ici d'autre lumière que celle de la superstition, d'autres principes que ceux de l'ignorance; mais seroit-il donc impossible de faire servir les passions à ramener les hommes dans le sentier de la philosophie et du républicanisme?*"

Le Directoire pourroit répondre à cet Orateur et lui dire qu'en effet les passions humaines l'ont aidé quelquefois à ramener les hommes dans le sentier de sa philosophie. Il en a fait une épreuve solennelle à Malthe, en s'attachant, par les passions, des hommes, qui, infidèles à la cause la plus sacrée, doublement traitres et doublement parjures, doivent lui paroître en effet très-philosophes. Lorsque le dernier asile de la religion et de la chevalerie, ou du moins l'asile que l'on devoit croire le plus inviolable, fournit des partisans à la puissance, qui renverse les autels, qui détruit les trônes et qui immole les Rois; lorsque c'est la noblesse elle-même qui donne la main à l'iniquité qui la dépouille et qui l'assassine; on se sent prêt à désespérer et des Rois et des trônes, et de tous les préjugés sur lesquels repose l'ordre social depuis des siècles. Mais parmi ces préjugés, il en est auxquels l'homme honnête et sage restera invariablement attaché, lors même qu'il ne sera plus permis, ou qu'il sera devenu inutile de les défendre. Pardonnez, Monsieur, si respectant ceux-là, c'est toujours sur eux que je juge et les hommes et les choses.

(*) Séance du 1er Messidor (19 Juin.)

